11. 5. 158

CORRESPONDANCE

FAMILIERE

DE

FRÉDÉRIC SECOND.

TOME SECOND.

CORRESPONDANCE

FAMILIERE ET AMICALE

DE

FRÉDERIC SECOND,

ROI DE PRUSSE,

Avec U. F. DE SUHM, Conſeiller intime de l'Electeur de Saxe, & ſon Envoyé extraordinaire aux Cours de Berlin & de Petersbourg.

TOME SECOND.

Sur l'Édition originale de Berlin, privilégiée par S. M. l'Empereur, S. M. le Roi de Pruſſe & S. A. S. Mgr. l'Electeur de Saxe.

A GENEVE;
Chez BARDE, MANGET & COMPAGNIE.

M. DCC. LXXXVII.

M.5.458

CORRESPONDANCE
FAMILIERE
DE FRÉDÉRIC SECOND.

LETTRE LIX.

A Remusberg, ce 12 Septembre 1737.

MON CHER DIAPHANE,

J'AI reçu, mon cher, Votre belliqueuſe lettre; je n'y vois que les triomphes du Comte de *Munich*, & la défaite des *Turcs* & des *Tartares*. Je Vous avoue que je ſuis de ces perſonnes qui aiment à partager la gloire

des autres, & que ſans la philoſophie je verrois avec inquiétude tant de grandes actions ſans y aſſiſter. Le Comte *de Munich* paroît vouloir faire l'*Alexandre* de ce ſiecle; il gagne des batailles comme on renverſe des jeux de cartes, & fait conquérir des provinces avec plus de rapidité que d'autres ne les parcourent.

Il y a un bonheur à venir à propos dans le monde, ſans quoi on ne fait jamais rien. *Le Prince d'Anhalt* *) qui eſt peut-être le plus grand Général du ſiecle, demeure dans une obſcurité dont lui ſeul peut reſſentir tout le poids: & d'autres qui ne le valent pas de bien loin, ſont les arbitres de la

*) *Léopold, Prince d'Anhalt-Deſſau*, qui s'étoit ſi fort diſtingué dans la guerre d'*Italie* par ſa bravoure & par ſes talens militaires.

la terre. Cela revient à ce que je viens de dire, qu'il ne ſuffit pas d'avoir ſimplement du mérite, mais qu'il faut encore être en paſſe de le pouvoir faire éclater.

Les paiſibles habitans de *Remusberg* ne ſont pas ſi belliqueux; je me fais une plus grande affaire de défricher des terres, que de faire maſſacrer des hommes; & je me trouve mille fois plus heureux de mériter une couronne civique, que le triomphe.

Nous allons repréſenter l'*Œdipe* de *Voltaire*, dans lequel je ferai le Héros de Théâtre; j'ai choiſi le rôle de *Philoctete;* il faut bien ſe contenter de quelque choſe.

Wolff a reçu du *Cardinal de Fleuri* une lettre flatteuſe au poſſible; de plus, l'*Evêque de Bamberg* lui a rendu

viſite, & à la fin de la converſation, lui a gliſſé en partant une médaille d'or dans la main, d'un prix conſidérable. Je me réjouis des progrès de la Philoſophie, comme de l'augmentation de mes revenus. C'eſt le bonheur des hommes quand ils penſent juſte, & la Philoſophie de *Wolff* ne leur eſt certainement pas de peu d'utilité en cela. Vous qui en tirez de ſi divins ſecours, dites-moi un peu, mon cher, quand reviendrez-Vous la profeſſer dans nos cantons ? Je Vous avoue que je languis de Vous revoir; je voudrois Vous témoigner ma reconnoiſſance, & Vous donner des marques de mon amitié.

Ayez la bonté, ſi Vous le pouvez, de me répondre ſommairement aux queſtions que je Vous ai faites; un détail

détail demanderoit trop de recherches. Nommez-moi auſſi, je Vous prie, Votre ami, car je m'intéreſſe à ſon ſort, & je voudrois pourtant volontiers ſavoir quel eſt l'honnête homme avec lequel Vous êtes en liaiſon.

Vous me connoiſſez, mon cher *Diaphane*, j'eſpere que Vous ne douterez jamais de mon amitié. Elle n'eſt point intéreſſée, Vous le ſavez, mais elle peut être reconnoiſſante. Je ſuis avec cette eſtime que Vous méritez ſi bien,

MON CHER DIAPHANE,

Votre très-fidellement
affectionné ami,

FÉDÉRIC.

LETTRE LX.

Petersbourg, le 2 Septembre 1737.

MONSEIGNEUR,

DES raiſons de prudence que *V.A.R.* approuveroit ſans doute ſi je les Lui détaillois, m'ont fait attendre le départ d'un Courrier pour répondre à la derniere lettre qu'Elle m'a fait la grace de m'écrire. Je comptois alors me dédommager amplement de cette contrainte en Lui parlant librement de tous les ennuis que me fait éprouver le cruel éloignement où je me vois condamné à vivre d'Elle, & en Lui peignant avec des couleurs auſſi vives que vraies la langueur dans laquelle me plonge l'abſence & la privation de

de tout ce qui peut me rendre heureux. Mais n'ayant pu faire faire un détour au Courrier que je ſuis obligé d'expédier fort bruſquement aujourd'hui, je ne puis pourtant en profiter comme je le déſirois. Car encore que mon parfait dévouement & ma reſpectueuſe tendreſſe pour *V. A. R.* faſſent ma plus grande gloire & toute ma félicité, en ſorte que je ne puis le cacher dans l'occaſion, Vous n'ignorez pas, *MONSEIGNEUR*, de combien de prudence je dois uſer à l'égard des témoignages que j'oſe Vous donner de la vivacité de mes ſentimens, & quoique l'éclat de Vos belles & aimables qualités ſemble donner à chacun le droit de ſe dévouer à Votre auguſte & ſacrée perſonne avec tous les ſentimens du plus tendre & du

plus reſpectueux attachement, & de Vous le témoigner en toute liberté, il s'en faut bien que cette liberté ne ſoit accordée à ceux qui trouveroient le plus de ſatisfaction & de plaiſir à en faire uſage.

C'eſt une raiſon de même nature qui me fait renvoyer à une occaſion plus ſûre de répondre en détail aux points ſur leſquels *V. A. R.* déſire d'être inſtruite. Elle approuvera, j'en ſuis ſûr, ma prudence à cet égard, dès qu'Elle daignera un moment Se mettre à ma place & entrer dans ma ſituation. J'y répondrai cependant aſſurément; je ſupplie ſeulement *V. A. R.* de me donner le temps de bien m'inſtruire moi-même de toutes ces choſes, & ſur-tout de me laiſſer choiſir une occaſion ſûre de Lui faire parvenir mes obſer-

obſervations. Elle aura cette bonté, j'eſpere, puiſque rien ne La preſſe encore. Plût à Dieu qu'Elle eût des raiſons pour être plus preſſée à cet égard!

En attendant je joins ici quelques conſidérations générales dont Votre pénétration, *MONSEIGNEUR*, ſaura d'elle-même tirer les conſéquences particulieres.

Ce n'eſt pas une petite affaire que de parler de cet Empire, de ſes habitans, & de ſon état politique. Il faut pour cela y avoir ſéjourné long-temps, & avoir obſervé par ſoi-même, car on n'a preſque encore aucun ouvrage imprimé dans lequel on puiſſe trouver des relations aſſez détaillées & aſſez ſûres ſur tous ces ſujets. Je haſarderai cependant d'avancer ici ce que je regarde juſqu'à préſent pour avéré parmi

parmi tout ce qu'on dit de cet Etat, & de ſes habitans.

*) Il y a d'ici à *Oczakow* 2000 werſtes, qui ſont environ 400 milles d'Allemagne; juſques à *Aſtracan* il y a près de 700 milles. D'ici à *Archangel* il y en a 150; & juſques à la *Chine* on compte au-delà de 24,000 werſtes; il eſt vrai qu'il ſe trouve entre-deux une partie de la *Grande Tartarie*. Les frontieres du côté du *Nord* & du *Japon* ne ſont point encore bien déterminées; depuis cinq ans on a envoyé de ces côtés des Profeſſeurs pour faire des recherches

*) Ceci ne paroit être qu'un fragment des relations de *M. de Suhm* au P. R. Comme il s'eſt trouvé conſervé parmi les papiers de cette correſpondance, on a jugé qu'il intéreſſeroit aſſez le Lecteur pour mériter ici une place.

recherches à ce ſujet, & l'on compte même qu'ils pénétreront juſqu'en *Amérique* à laquelle il eſt probable que cet Empire touche quelque part. On peut juger de là que ſi l'immenſe Etat connu ſous le nom de *Ruſſie Européenne* & *Aſiatique* étoit par-tout auſſi peuplé que la *France* ou l'*Allemagne*, il mettroit ſans peine l'*Europe* dans ſa poche. Cependant de la maniere dont on y fait les recrues, on voit bien qu'il n'eſt pas auſſi pauvre en habitans qu'on ſemble le croire ailleurs ; puiſque actuellement pour former un corps de 60,000 hommes, on ne leve que le quatre-vingt-dixieme. Ce qui renforce beaucoup cette conſidération, c'eſt l'aſſurance que l'on a que la population de l'intérieur du Pays n'eſt point encore aſſez bien connue ; car il eſt avéré, que

que malgré la rigueur des ordres donnés à ce ſujet, tel poſſeſſeur de terres qui ſe trouve inſcrit pour n'avoir que cent ſujets, en a quatre cents & au-delà.

Il en eſt de même des revenus qu'on n'a pas encore bien pu fixer ; & ceux qui les ont bornés à douze millions de roubles, n'ont aſſurément eu d'autre raiſon pour le faire, que de déterminer un nombre certain pour un incertain. Mais quand cela ſeroit, cette ſomme feroit plus d'effet dans cet Etat que le décuple peut-être dans un autre ; ce qui fait que dans ce Pays on rend poſſibles des choſes auxquelles il ne faut pas penſer ſeulement ailleurs.

Je tiens cet Etat invincible ſur la défenſive ; c'eſt une hydre dans ce cas ; les armées y naiſſent comme les hommes

hommes ailleurs, & ne coûtent pas plus de peine à mettre ſur pied que Cadmus n'en eut à créer des hommes armés de pied en cap en ſemant les dents du dragon.

La guerre ne coûte rien à cet Etat quand les armées ne ſortent pas du pays ; & je n'appelle pas cela ſortir du pays que d'aller dans des déſerts & dans la *Crimée* ; parce que l'argent reſte dans l'armée, & rentre avec elle dans le pays.

Une guerre réglée au dehors eſt onéreuſe à toute Nation ; mais que n'expédie-t-on pas en deux ou trois campagnes en y allant comme les Ruſſes le font ? Quand on auroit pu douter de ce qu'on peut faire avec le Soldat Ruſſe, il n'y a qu'à examiner de ſang-froid l'affaire d'*Oczakow* ; on n'a peut-être

peut-être rien vu de pareil, & le Séraſquier arrivé ici, & qui a eu aſſez de temps pour ſe remettre, ne ſauroit encore revenir de ſon étonnement. Il ne peut pas ſeulement comprendre comment l'armée a pu paſſer ſans péril par les déſerts immenſes qu'elle a traverſés pour arriver là-bas; & il dit qu'on peut tout attendre de troupes capables de ſoutenir une telle marche ſans ſuccomber à la faim, ou à la ſoif, ou aux ardeurs du ſoleil. Jamais, dit-il, l'armée Turque n'y paſſeroit.

Le Ruſſe eſt Soldat auſſi-tôt qu'il eſt armé. On eſt sûr de le mener à tout, parce que ſon obéiſſance eſt aveugle & ſans égale. Avec cela il ſe nourrit mal, & de peu. Enfin il ſemble né exprès pour les grandes expéditions; & s'il y a encore une armée

qui

qui puiſſe nous donner une idée des troupes anciennes, c'eſt une armée de Ruſſes.

V. A. R. jugera qu'il ne me convient pas encore d'entrer ſur toutes ces choſes dans un plus grand détail. Les relations qu'Elle vient de lire ſuffiront pour Lui donner d'avance une légere idée d'un Pays & d'une Nation qu'Elle juge digne de Son attention. J'eſpere Lui donner peu à peu dans la ſuite toutes les lumieres qu'Elle peut déſirer ſur ce ſujet.

La réflexion que Vous faites, *MONSEIGNEUR*, ſur le bonheur qu'il y a à venir à propos dans le monde, eſt des plus juſtes, & ſeroit très-propre à conſoler le Héros *) dont *V. A. R.*

a

*) Il s'agit ici du *Prince Léopold d'Anhalt-*

a une ſi haute opinion, ſi à ſes qualités guerrieres il ſavoit joindre Votre philoſophie, *MONSEIGNEUR*. Pour ce qui eſt de mon Héros *), je n'en ſuis pas en peine. Il aura l'avantage des génies ſupérieurs, qui eſt de ſe rendre, pour ainſi dire, maître des conjonctures, de les faire naître, & de les gouverner à ſon gré, par Sa ſageſſe ou par Sa conſtance, par Sa modération ou par Sa bravoure, ſelon les cas & le beſoin.

J'eſpere bien, pour le coup, que *V. A. R.* ne me demandera pas de qui je parle; ou ſi quelque choſe pouvoit encore

Deſſau dont le P. R. avoit fait mention dans ſa derniere lettre comme de l'un des plus grands Généraux de ſon temps.

*) On comprend que *M. de Suhm* parle ici du *Prince Royal* lui-même.

encore La retenir en doute, ce ne pourroit être que Sa modeſtie.

Je n'avois preſque pas douté, *MONSEIGNEUR*, que Vous ne devinaſſiez que l'ami dont je me loue ici, eſt le Comte *Biron* *), aujourd'hui *Duc de Courlande*. Je m'étois effectivement exprimé avec aſſez de vivacité en Vous faiſant ſon portrait, pour que Vous duſſiez penſer que j'avois trahi mon ſecret en Vous parlant de lui.

J'oſe eſpérer, *MONSEIGNEUR*, que Vous avez ajouté foi à ce que je Vous en ai dit, pouvant Vous aſſurer, comme je le crois, avec la plus grande certitude humaine, que je ne me trompe point ſur le fond de ſon caractere,

*) Le célebre favori de l'*Impératrice Anne*, qu'elle éleva, de ſimple particulier qu'il étoit, à la dignité de Duc de Courlande.

ractere, qui eſt ſans doute auſſi peu connu qu'il mérite beaucoup de l'être.

En vérité on eſt bien ſujet à ſe tromper dans le jugement qu'on porte des hommes, quand on ne s'arrête qu'à l'écorce. Que j'étois mal informé du caractere du *Duc Biron*, & quelle autre idée ne m'a-t-il pas donnée de lui depuis que j'ai appris à le connoître de plus près! Il ne me ſeroit pas difficile, *MONSEIGNEUR*, de Vous faire convenir que c'eſt un grand Homme, ſi cela ne m'entraînoit dans un grand nombre de conſidérations politiques, dont Vous ne voulez pas encore entendre parler.

J'en reviens donc à la Philoſophie. Je me ſuis bien réjoui avec *V. A. R.* des honneurs qu'elle a reçus dans la perſonne de *Wolff*; car pour ce grand Homme

Homme lui-même, il étoit comblé d'honneur depuis que le *Marc-Aurele* de notre ſiecle s'étoit déclaré ſon Partiſan & ſon Protecteur.

Je ſuis fort curieux de ſavoir le ſentiment de *V. A. R.* ſur les opérations de la *Hongrie*. Ne voilà-t-il pas un Prince bien ſervi? On écrit que le *C. de Seckendorf* eſt rappelé, & que le *C. de Philippi* a reçu le commandement. Ce trait figurera mal dans l'oraiſon funebre du premier.

Que ne puis-je participer aux aimables amuſemens d'un Prince qui ſait réunir tous les plus nobles goûts! Peut-être me trouveroit-il digne d'un petit rôle. L'héroïſme eſt toujours un bel objet, même lorſqu'empruntant tout ſon éclat de l'illuſion, il ne ſe montre qu'en image.

Je Vous envoie ici, *MONSEIGNEUR*, un petit Problême d'Arithmétique *) dont je ſerois bien aiſe que Vous me donniez la ſolution. *V. A. R.* aura bien de la peine à le déchiffrer, & pour le moins autant à y répondre; mais

*) Le Problême d'Arithmétique dont il s'agit ici, n'eſt autre choſe que le Poſtſcript ci-joint, qui ſe trouvoit écrit *en Chiffres*, c'eſt-à-dire, que les lettres en étoient repréſentées par certains nombres, dont le P. R. & *M. de Suhm* étoient ſans doute convenus antérieurement, puiſqu'on ne trouve nulle part dans leurs lettres l'explication qui auroit dû ſervir de clef à cette écriture myſtérieuſe. On devine aiſément les raiſons qu'ils avoient d'avoir recours à une telle invention, au moyen de laquelle ils pouvoient correſpondre ſur certains ſujets ſans crainte d'être trahis par perſonne.

Le Lecteur curieux verra ſans doute ici avec plaiſir quelques échantillons de ces lettres myſtérieuſes que le P. R. écrivoit à *M.*

mais cet exercice ne laiſſera pas, *MONSEIGNEUR*, d'avoir ſon utilité pour Vous, ne fût-ce qu'en exerçant Votre patience, vertu auſſi néceſſaire à un grand Prince qu'au plus miſérable de ſes ſujets.

P. S.

M. de Suhm. Mais comme leur contenu eſt au fond ce qui doit le plus intéreſſer & exciter la curioſité, on s'eſt donné la peine d'en chercher la clef, que l'on a trouvée, non ſans difficulté, à l'aide de quelques interprétations qui ſe trouvoient par-ci par-là ſur les chiffres. L'Alphabet ci-joint eſt, comme le prouve évidemment la convenance des ſignes, celui qui a ſervi à la compoſition de ces lettres.

P. S. (*EN CHIFFRES*).

Le *Duc de Courlande* ſe fait un plaiſir de Vous être utile, ſans aucune vue

a	15.	40.	65.	90.	o	28.	53.	78.	103.
b	16.	41.	66.	91.	p	29.	54.	79.	104.
c	17.	42.	67.	92.	q	30.	55.	80.	105.
d	18.	43.	68.	93.	r	31.	56.	81.	106.
e	19.	44.	69.	94.	s	32.	57.	82.	107.
f	20.	45.	70.	95.	t	33.	58.	83.	108.
g	21.	46.	71.	96.	u	34.	59.	84.	109.
h	22.	47.	72.	97.	v	35.	60.	85.	110.
i	23.	48.	73.	98.	w	36.	61.	86.	111.
k	24.	49.	74.	99.	x	37.	62.	87.	112.
l	25.	50.	75.	100.	y	38.	63.	88.	113.
m	26.	51.	76.	101.	z	39.	64.	89.	114.
n	27.	52.	77.	102.					

La clef de cette écriture myſtérieuſe conſiſte donc, comme on le voit, dans la connoiſſance des

vue politique ; ainſi je continuerai à régler avec lui le prêt que Vous pouvez hardiment accepter d'une grande Dame, qui penſant d'une façon tout-à-fait digne d'elle & de Vous, ne prétend par-

des nombres qui ſervent à repréſenter les différentes lettres. Chaque lettre a quatre nombres repréſentans, ce qui auroit infiniment augmenté la difficulté de déchiffrer cette écriture, ſi les nombres, en ſuivant l'ordre de l'alphabet, n'avoient en même temps conſervé celui qui leur eſt propre ; car 15 repréſente *a* ; 16 repréſente *b* ; 17, *c* ; & ainſi de ſuite, les nombres ſuivans repréſentant conſécutivement les autres lettres dans leur ordre alphabétique juſqu'à ʒ, qui eſt repréſenté par 39. Enſuite l'alphabet recommence par le nombre ſuivant 40, qui eſt le ſecond nombre repréſentant de *a* ; 41 eſt le ſecond nombre repréſentant de *b*, & ainſi de ſuite juſqu'à 114, qui eſt le quatrieme & dernier repréſentant de ʒ. Si les nombres au deſſous de 15 & au-deſſus de 114 qui ne repréſentent rien, ſe trouvent mêlés parmi les autres, ce n'eſt que par-ci, par-là, entre

là Vous engager à aucune reconnoiſſance, & ne compte que ſur Votre eſtime, qu'elle mérite déjà ſans cela par ſes ſentimens héroïques.

Il n'y aura que trois confidens de cette affaire, le Duc, la Dame *), & moi. Mandez-moi donc bien clairement en chiffres la ſomme qu'il Vous faudra.

Dites-moi auſſi en même temps quelque choſe de gracieux pour le Duc qui le mérite à tous égards, & chargez-moi, ſi Vous le trouvez bon, de le féliciter ſur ſon élévation. L'*Empereur* l'a fait, même avant la notification; & le *Roi de Pruſſe* lui a répondu dans les termes du monde les plus obligeans.

Autant

entre deux mots, ſans doute pour dérouter celui entre les mains de qui ces lettres auroient pu tomber, & qui en auroit cherché la clef.

*) Cette *Dame* eſt l'Impératrice.

Autant en feront les autres Têtes couronnées. Ils ont leurs raiſons de politique que Vous n'avez pas; ainſi le *Duc* ſera bien plus ſenſible à Votre attention, qui le flattera agréablement de l'eſpérance d'acquérir un jour Votre amitié qu'il mérite par bien des endroits.

Pour le coup, Vous n'aurez pas lieu, *MONSEIGNEUR*, de Vous plaindre de la briéveté de cette lettre: il y en a, je crois, de reſte pour pouſſer à bout toute conſtance moins à l'épreuve que la Vôtre. Je me hâte donc de finir; & pour mettre le ſceau à tout ce que cette lettre Vous apprendra de mon zele à Vous ſervir, agréez que je Vous réitere les aſſurances du tendre reſpect, & du parfait dévouement avec lequel je ſerai juſqu'au dernier moment de ma vie, &c.

LETTRE

LETTRE LXI.

A Remusberg, ce 15 Novembre 1737.

MON CHER DIAPHANE,

UN ancien a dit une fois qu'il n'y avoit aucun bonheur parfait dans ce monde; & c'eſt de quoi je m'apperçois tous les jours. Je vis en paix & en repos, j'ai le bonheur d'avoir des amis que j'aime ſincérement, & dont je ſuis ſincérement aimé. Mais le malheur eſt, que je puis ſi peu jouir de ces amis, que la plupart ſont ſi éloignés de *Remusberg*, que les correſpondances vont ſi mal, qu'il faut tant de circuits juſqu'à ce que leurs nouvelles me parviennent, & en un mot qu'ayant le plaiſir de me dire que j'ai de

de vrais amis, j'aie en même temps le chagrin de ne les pouvoir poſſéder.

Je ne reçois que toutes les ſix ſemaines, & quelquefois ſeulement tous les deux mois, de Vos lettres ; & quoiqu'elles me cauſent toujours beaucoup de joie, elles ne ſauroient cependant me conſoler de Votre abſence. En vérité, mon cher *Diaphane*, Vous êtes un eſprit trop exquis pour le pays où Votre poſte Vous attache. J'ai penſé dire que je méritois ſeul de jouir de tout Votre eſprit, mais j'ai craint que cela ne ſentît trop la préſomption ; quoique d'un autre côté je pourrois me juſtifier, parce que l'amitié parfaite que j'ai pour Vous peut me tenir lieu de tout autre mérite.

Vous ſerez ſans doute informé de la

la chute de *Seckendorf* *), juſte punition de toutes les méchancetés & de toutes les mauvaiſes actions qu'il a commiſes. A la fin il a ſon tour, & après avoir été pendant un temps infini l'idole de la fortune, il devient la proie de ſes ennemis dans la décrépitude. On l'accuſe de choſes horribles, &

*) Voici ce qu'en dit l'Auteur immortel des Mémoires de Brandebourg. » D'abord après » l'avénement de George II. au trône, (1726), » le Comte de *Seckendorf* vint à Berlin. Il » ſervoit comme Général en même temps » l'Empereur & la Saxe; il étoit d'un intérêt » ſordide; ſes manieres groſſieres & ruſtres, » le menſonge lui étoit ſi habituel, qu'il en » avoit perdu l'uſage de la verité. C'étoit » l'ame d'un uſurier, qui paſſoit tantôt dans » le corps d'un Militaire, tantôt dans celui » d'un Négociateur. Ce fut cependant de ce » perſonnage que ſe ſervit la Providence pour » rompre le traité d'Hanovre (1727).... Il » s'empara

& toutefois vraiſemblables, puiſqu'elles ont beaucoup de rapport avec ſon caractere ; on l'accuſe d'avoir laiſſé manquer de tout l'armée Impériale pour aſſouvir ſon avarice ſordide. Il n'y a pas d'exactions qu'on ne lui impute ; ſes ennemis rejettent ſur lui le mauvais ſuccès de la derniere campagne, & la prêtraille anime tous les dévots

» s'empara de l'eſprit du Roi (*Frédéric-Guil-*
» *laume*) avec tant d'adreſſe, qu'il le diſpoſa
» à ſigner à Wuſterhauſen un traité avec
» l'Empereur «.

Plus bas il eſt parlé de ſa diſgrace :

» La mauvaiſe tournure que prit la guerre
» de Hongrie, abattoit l'eſprit de l'Empe-
» reur.... Aigri des maux de la guerre, il
» s'en prit à ſes Généraux. *Seckendorf* fut
» mis en priſon au Château de Gratz «.

Il obtint pourtant la liberté de ſe retirer en Saxe, où il mourut dans un âge très-avancé, ſur une de ſes terres, pendant la guerre de ſept ans.

dévots contre lui à cauſe de la Religion. Après tout il me fait pitié. Il eſt vrai qu'une proſpérité continuelle avoit rendu *Seckendorf* d'une hauteur inſupportable ; il eſt vrai que tous les chagrins qu'il m'a cauſés méritoient rétribution ; il ſe peut que les accuſations qu'on vient de lui intenter ſoient bien fondées, mais cela n'empêche pas qu'il n'ait des talens excellens pour la guerre, & qu'il ne ſoit en état, plus que qui que ce ſoit, de rendre des ſervices ſignalés à l'*Empereur*. Je crois qu'on ſera dans peu informé de ſon ſort.

Voilà tout ce que je peux Vous apprendre de plus intéreſſant. Pour ce qui me regarde, j'étudie de toutes mes forces, je fais tout ce que je puis pour acquérir les connoiſſances qui me

me ſont néceſſaires pour m'acquitter dignement de toutes les choſes qui peuvent devenir de mon reſſort ; enfin je travaille à me rendre meilleur, & à me remplir l'eſprit de tout ce que l'antiquité & les temps modernes nous fourniſſent de plus illuſtres exemples. Je Vous prie, mon cher *Diaphane*, donnez-moi bientôt de Vos nouvelles, & ſoyez ſûr que perſonne ne peut Vous aimer davantage, que,

MON CHER DIAPHANE,

Votre très-fidellement
affectionné ami,

FÉDÉRIC.

Billet

Billet en chiffres, ſans ſignature & ſans date *).

(Si) (je) (peux)
(32. 48). (23. 69). (104. 94. 109. 37).
(avoir) (qua-
(15. 110. 78. 48. 31). (105. 84. 90.
torze) (mil-
58. 78. 31. 39. 44). (101. 73. 100.
le) (écus) (au)
25. 19). (94. 17. 59. 57). (65. 59).
(mois) (d'Av-
(76. 103. 73. 107). (43. 90. 110.
ril) (Mai),
31. 98. 50). ou de (101. 40. 73).
(ils)
(98. 25. 32). me ſuffiront avec beau-
(j'en)
coup de ſatisfaction. (73. 94. 102).
(90.

*) Ce Billet, à en juger par les dates & le contenu des lettres, ou a été envoyé à part, ou s'eſt trouvé inféré dans la lettre qui ſuit. La premiere ſuppoſition paroît cependant la plus vraiſemblable.

(aurai)
(90. 59. 31. 15. 23). toujours
(une) (grande)
(34. 27. 19). (21. 31. 65. 52. 68. 19).
(obligation)
(28. 16. 25. 98. 46. 40. 33. 48. 53. 52).
(Duc) (tâ-
au (43. 109. 42). que je (108. 15.
cherai) (de)
42. 22. 69. 31. 90. 73). (18. 44).
(lui) (mar-
(25. 84. 48). (26. 65. 56.
quer) (avec)
80. 84. 94. 106). (40. 60. 94. 17).
(le) (tems) (il)
(75. 19). (58. 69. 51. 32). (98. 25).
(ſufit) (que)
(32. 34. 20. 73. 108). (105. 34. 94).
(je) (ſuis)
(23. 19). ne (57. 109. 23. 107.) pas
(ingrat)
(73. 27. 71. 81. 40. 108). ſi on veut
(des) (ſûre-
(18. 44. 57). (32. 59. 56. 94.

tés) (je) (m'of-
108. 19. 107). (48. 44.) (26. 103).
fre) (de) (fai-
45. 81. 69). (18. 44). (20. 90. 48.
re) (avoir) (un)
81. 94). (15. 85. 28. 98. 31). (109. 27).
(ſigné) (de)
(82. 73. 71. 77. 44). (43. 19).
(mon) (frere)
(51. 55. 102). (45. 81. 69. 31. 94).
Vous pouvez bien Vous imaginer
(ſans) (qu'il)
(32. 15. 27. 82). (105. 34. 48. 100).
(ſache) (de)
(57. 90. 17. 97. 69). (18. 94).
(quoi) (il) (s'a-
(30. 109. 18. 98). (23. 75). (32. 40.
git) (en) (au-
21. 73. 33). (19. 102). (65. 59.
cune) (façon)
42. 34. 77. 19). (95. 15. 67. 53. 27).
(il) (pût)
ni que ſeulement (18. 100). (29. 34. 108)
(82.

(s'en) (douter).
(82. 69. 27). (43. 53. 84. 33. 44. 31).
Ce ſont mes affaires, & Vous pouvez
(j'em-
bien Vous imaginer que (23. 44. 51. 29.
ployerai)
25. 103. 113. 19. 31. 40. 98). toute
(la) (pruden-
(50. 65). (79. 106. 59. 18. 65. 77.
ce) (poſſible).
17. 69). (104. 78. 57. 23. 41. 50. 69).
Si Vous ne le croyez pas néceſſaire
cela vaudra d'autant mieux; mais c'eſt
(je)
ſeulement en cas que (98. 69).
(vienne) (à)
(60. 23. 44. 77. 102. 69). (15).
(mourir).
(51. 78. 109. 81. 48. 31). Adieu, mon-
cher, il eſt minuit. Bon ſoir, je ſuis
tout à Vous.

LETTRE LXII.

A Remusberg, ce 26 Novembre 1737.

MON CHER DIAPHANE,

IL m'eſt bien douloureux de me voir ſéparé de Vous d'une ſi cruelle maniere, & de ce que Votre deſtinée Vous attache à un endroit diſtant de plus de deux cents milles de Remuſberg. Pour ſurcroît de déſagrément je ne reçois que très-rarement de Vos nouvelles, ce qui n'eſt pas une petite mortification, lorſqu'on aime ſincérement ſes amis.

J'entre entiérement dans les raiſons qui Vous empêchent de me mander les particularités que j'avois ſouhaité de ſavoir touchant la Ruſſie. Je Vous avoue

avoue que ma curioſité n'avoit pas conſulté la prudence comme elle auroit dû le faire. Mais ce qu'il y a d'heureux, c'eſt qu'on ne haſarde jamais rien avec Vous, & qu'une imprudence de ma part n'en entraînera jamais de la Vôtre.

Que maudite ſoit la malheureuſe politique qui oblige les hommes à ne pouvoir ſe témoigner l'amitié qu'ils ont les uns pour les autres. Pourquoi ne puis-je Vous donner des marques de toute mon eſtime & de toute ma reconnoiſſance ? & quel eſclavage, quelle tyrannie, que de n'oſer ſe témoigner des ſentimens ſi raiſonnables ! En vérité le monde eſt bien de mauvaiſe humeur dans le ſiecle où nous ſommes, & c'eſt une étrange néceſſité que celle de n'oſer pas être reconnoiſ-

ſant hardiment. Quoi qu'il en ſoit, figurez-Vous toujours mon cœur, & liſez-y tous les ſentimens que l'inclination, l'eſtime, l'amitié, & la véritable reconnoiſſance inſpirent. Je voudrois pouvoir Vous en envoyer la carte, perſuadé que Vous auriez lieu d'en être entiérement ſatisfait.

Je n'ai aucune réponſe à faire à tout ce que Vous me dites d'obligeant. La tendreſſe Vous a mené la plume, & on ſait qu'elle eſt aveugle comme la fortune. Je Vous prie, mon cher, rayez tout mon héroïſme, juſqu'à l'amitié près que j'ai pour Vous. Si les qualités du cœur peuvent entrer dans la compoſition d'un héros; ſi la fidélité & l'humanité peuvent tenir lieu de cette fureur brutale & ſouvent barbare des conquérans; ſi le diſcer-

nement

nement & le choix des honnêtes gens peut être préféré au vaſte génie de ceux qui conçoivent les plus grands deſſeins; ſi enfin les bonnes intentions & la douceur ſont préférables à l'activité de ces hommes remuans qui ſemblent être nés pour bouleverſer tout le monde; alors, & à ces conditions, je peux entrer en compromis avec eux. Mais comme toutes ces qualités que je viens de citer, la bonté, la douceur, &c. ne ſont capables que de former un bon citoyen, & non un grand homme, je n'ai pas le vain orgueil de prétendre à ce titre, & je Vous aſſure que j'y préférerai conſtamment ceux de fidelle ami, d'homme compatiſſant aux miſeres des hommes, & enfin d'homme, qui ne croit être homme que pour faire du bien aux

autres hommes en quelque ſituation qu'il ſe trouve.

J'ai lu avec contention d'eſprit Votre ſyſtême mathématique & arithmétique; j'ai fait ce que j'ai pu pour y répondre; j'eſpere cependant de m'être bien expliqué, & de la façon que Vous le ſouhaitez.

Kaiſerling *) qui connoît le *Comte Biron* pour avoir étudié avec lui à *Kœnigsberg*, m'en a toujours fait un portrait fort avantageux. Vous ne faites que me confirmer ce qu'il m'en a dit. Je ſuis bien aiſe qu'il ſoit de Vos amis. Comme il eſt honnête homme, il

*) Admirateur zélé & éclairé de *Frédéric II*, qu'il a ſervi long-temps & utilement en qualité d'Aide-de-camp Major. Le Roi a beaucoup regretté ſa perte, & l'a fait jouir d'une penſion de 1500 écus juſqu'à ſa mort, arrivée vers 1749.

il mériteroit de l'être, & cette qualité le rend plus reſpectable à mes yeux que s'il étoit Roi. Qu'eſt-ce en effet que ce vain titre ? & quel changement produit-il dans l'homme ? Je dis qu'il n'en produit jamais d'avantageux, & qu'on a vu plus d'une vertu obſcurcie ſous l'ombre du trône. Il eſt vrai que les Rois ſont les ſymboles mortels de la Majeſté de Dieu ; mais voilà tout ; car ôtez-leur la puiſſance, la grandeur, leur Cour & leurs flatteurs, il ſe trouve que ce ne ſont la plupart que de pauvres hommes, ſans vertu, & peu dignes d'inſpirer de l'admiration.

Vous me ferez donc grand plaiſir de dire au *C. Biron*, que je le félicite de tout mon cœur ſur ſon avénement au Duché de Courlande ; que je prenois toujours

toujours part à la fortune des gens de mérite, & que quelque inconnu qu'il me ſoit, il me ſuffiſoit d'être inſtruit de ſes belles qualités pour m'intéreſſer vivement à tout ce qui pourra lui être avantageux.

Vous ne me parlez que du rappel de *Seckendorf*, & j'y ajoute la nouvelle de ſa détention. Il eſt arrêté actuellement à *Vienne*. Ses ennemis l'accuſent d'une infinité de malverſations. Les principaux chefs d'accuſation tombent ſur les moyens illicites qu'il a mis en uſage pour s'enrichir dans la derniere campagne. Ses amis débitent ici qu'il trouvera moyen de ſe purger de toutes ces imputations, & qu'il ſe lavera blanc comme neige. Pour moi j'en doute; car il eſt connu que l'avarice fut de tout temps le vice auquel

auquel il a le plus fortement incliné. Ce qui eſt ſûr, & ſur quoi Vous pouvez compter, c'eſt que ſon rôle eſt fini, & que jamais on n'entendra plus nommer le nom de *Seckendorf*. Le *Cardinal Nepote* *) eſt parti de *Berlin*, & entre dans le ſervice d'*Anſpach*.

Quelle viciſſitude! quel changement rapide de la plus brillante fortune au malheur le plus inopiné! s'écrieroit très-éloquemment un Orateur à cet endroit-ci. En effet il n'auroit pas tort; car comparez un moment la ſituation du *Comte Seckendorf* en l'année 28 & 29, avec la ſienne d'à préſent. C'étoit lui qui étoit l'arbitre de l'Allemagne, qui régloit tout, & de la maniere

*) On ne ſait qui eſt ce *Cardinal Népote*, & l'on croit que c'eſt un nom ſuppoſé. Il n'y a eu à Berlin que le Cardinal *de Zinzendorf*.

maniere du monde la plus impérieuſe & la plus abſolue ; il faiſoit des traités, accommodoit ou brouilloit les Puiſſances ſelon ſon bon plaiſir, & voyoit même des Princes Souverains s'abaiſſer juſqu'à lui faire la cour. Le printemps de cette année il gouvernoit à *Vienne* tout le Conſeil de l'Empereur ; il amenoit les événemens comme il le jugeoit à propos, & diſpoſoit ſouverainement de tout dans ſon armée ; ſix mois ſe paſſent, & cet homme qu'une proſpérité continuelle avoit élevé juſqu'au ſommet de la roue de la fortune, eſt précipité tout d'un coup de ſa ſphere, ſans prévoir l'impétuoſité du coup qui l'abat ; il ne lui reſte que la haine de l'armée qu'il a commandée ; & l'on peut dire que le public n'a attendu que le moment de ſa chute pour ſe déclarer

déclarer ſon ennemi. Il eſt ſûr que les intrigues des Jéſuites n'ont pas peu contribué à le perdre. Je crois que (Lichtenſtein) 25.73.17.33.94.77.57.83.19.98.102. n'y a pas peu contribué de ſon côté; mais ce qu'il y a de certain, c'eſt que le (P.) (de) (Deſſau) (29). (18.44.) (93.69.32.15.34). y a eu ſa part. Voilà un exemple bien éclatant des infidélités de la fortune. *Seckendorf* en a été l'idole pendant toute ſa vie, & à cette heure qu'il eſt ſur ſon déclin, & dans ſa décrépitude, elle lui tourne le dos. Le Roi le plaint infiniment. Pour moi je le plains en cas qu'il ſoit innocent; mais en cas qu'il ſoit coupable, je ne le trouve guere digne de compaſſion.

D'ailleurs les affaires de l'*Empereur* vont auſſi mal qu'il eſt poſſible en *Hongrie.*

Hongrie. Les *François* travaillent de tout leur pouvoir à rétablir l'union & la paix entre l'*Empereur* & les *Turcs*, & il n'eſt pas douteux qu'ils n'aient un plan formé de fondre de tous côtés ſur l'*Empire Ruſſien.* Je crois que c'eſt de ces plans dont on doit plutôt admirer la hardieſſe que la ſolidité. Il eſt certain que le monde produira dans peu de nouveaux événemens. Pour moi, qui n'en ſuis que ſpectateur, (dont je rends graces à Dieu), je vois tout ce qui ſe fait avec un regard ſtoïque, & ſans m'inquiéter de quoi que ce ſoit.

Depuis quatre mois que je ſuis ici, je n'ai pas diſcontinué d'étudier. Je me fais un devoir de bien employer mon temps, & d'en tirer tout le fruit qu'il me ſera poſſible. Pour Vous communiquer quelques-uns de mes amuſe-

amuſemens, je haſarde de Vous envoyer une Ode, dont le ſujet ne m'a pas été de peu de ſecours. Encore un coup, mon cher *Diaphane*, excuſez mes folies, & regardez cette Ode avec quelque indulgence ; ce n'eſt pas pour mendier Votre approbation, mais pour Vous rendre compte de mes amuſemens, que je Vous l'envoie.

Nous partons la ſemaine qui vient pour *Berlin*. J'y retrouverai mon feu de cheminée, mais je n'y retrouverai pas celui dont l'entretien charmoit mon ame. Souvenez-Vous, mon cher *Diaphane*, qu'il y a en Allemagne une petite contrée ſituée dans une vallée aſſez riante & tout entourée de bois, où Votre nom & Votre ſouvenir ne périront point tant que je l'habiterai ! Souvenez-Vous de Votre ami qui, dans quelque

quelque endroit du monde qu'il ſe trouve, & dans quelque ſituation que la ſuite des événemens le place, ne ceſſera d'être avec toute l'eſtime & la reconnoiſſance imaginables,

MON CHER DIAPHANE,

Votre très-fidellement
affectionné ami,

FÉDÉRIC.

La longueur de cette lettre pourra Vous faire juger de mon loiſir.

ODE.

O D E.

Toi dont la ſageſſe adorable,
De l'Univers conçut le plan,
Toi dont le pouvoir ineffable,
D'un mot le tira du néant;
Divin Auteur de la nature,
Souffre que plein d'une ardeur pure,
J'oſe publier en tous lieux,
Et ta douceur & ta clémence,
Et que dans ma reconnoiſſance,
Ma voix s'éleve juſqu'aux Cieux!

C'eſt Toi, c'eſt ta grâce infinie,
Qui dans ton conſeil éternel,
Daignant m'appeler à la vie,
Me mit dans ce monde mortel.
C'eſt toi ſeul par qui ma paupiere
S'ouvrit aux traits de la lumiere;
Sans toi dans l'éternelle nuit,
Sans corps, & ſans intelligence,
Je n'eus point reçu l'exiſtence,
Et l'amour ne m'eût point produit.

La droite raiſon qui m'éclaire
De tes dons les plus précieux,
De la fange de cette terre
Eleve mon eſprit aux Cieux.
Dans le moindre de tes ouvrages,
Elle me montre les images
D'un Dieu puiſſant, d'un Créateur;
Le ver qui rampe ſur la terre
Plus que la foudre & le tonnerre
Me fait adorer ta grandeur.

Le monde, ce ſuperbe ouvrage,
Qui ſuffit à tous nos beſoins;
Les biens dont tu permets l'uſage,
Dont nous jouiſſons par tes ſoins;
Toutes les douceurs de la vie,
Les faveurs dont tu l'as remplie,
Tout fut fait pour nous contenter;
Et ton infinie ſageſſe
Dans ce monde m'offre ſans ceſſe
Tout ce que j'y puis ſouhaiter.

Voyez

Voyez du ſein de l'opulence
Sortir la troupe des Beaux-Arts!
Ils ſont conduits par la Science;
Et rangés ſous ſes étendards,
Ils s'érigent un édifice.
Ici des couleurs l'artifice;
Me trace des objets abſens;
Là la ſublime Poéſie,
Menant ſa ſœur, la Symphonie;
A la fois charme tous mes ſens.

O Dieu! de tes dons ineffables
Qui peut compter la quantité?
Ta main ſur les plus miſérables
Répand richement ſa bonté.
Et lorſque la mort dévorante;
D'un coup de ſa faux déſolante;
Vient de moiſſonner nos beaux jours;
Ce n'eſt point ſa fureur cruelle,
Mais c'eſt ta bonté paternelle
Qui de nos maux finit le cours.

Oui, l'homme compoſé d'argile,
Doué d'organes & de ſens,
Eſt de nature trop fragile
Pour devenir vainqueur du temps.
Le feu de ſa frêle jeuneſſe,
Ou les glaces de ſa vieilleſſe,
Toujours précipitent ſes pas;
Telle qu'une vapeur légere,
Son exiſtence paſſagere
Se perd dans l'ombre du trépas.

Ah ! quand mon ame appeſantie
Subiroit la loi de ſon corps,
Et deſcendroit anéantie
Dans le ſombre empire des morts,
Grand Dieu, ta clémence infinie
Dans aucun ſens ne ſe dénie,
En me condamnant à périr
Ta bonté ſe fera connoître.
Eſt-ce un malheur de ne point être ?
Ah ! qui n'eſt plus, ne peut ſouffrir.

Mais ſi mon ame, en ſa durée,
D'Atropos trompe le ciſeau,
Et que ſa ſubſtance épurée
Survive à l'horreur du tombeau;
Cet avenir eſt plein de charmes,
Je ſens des plaiſirs ſans alarmes,
Je vois un Dieu plein de bonté;
Un Dieu qui dans ſa grâce utile
Réunit mon ame fragile
A ſa divine éternité.

Déjà je vois les Cieux qui s'ouvrent;
Déjà je vois mon bienfaiſteur!
Les voiles épais qui le couvrent,
Ne le cachent plus à mon cœur.
La bonté fait ſon caractere,
Et des rayons de ſa lumiere,
Je ſens mon cœur s'illuminer;
Ce Dieu chérit ſes créatures,
Ceux dont les ames toujours pures
Se ſoumettent ſans raiſonner.

Qu'un Scolaſtique atrabilaire ;
Sans charité, peu tolérant,
Plein d'un faux zele ſanguinaire ;
Dépeigne Dieu comme un tyran ;
Et que ſon eſprit imbécille,
Du fiel que diſtille ſa bile,
Emprunte toutes les couleurs ;
Ce venin que ſa bouche impure
Vomit en blaſphême, en injure ;
De ſon cœur marque les horreurs.

LETTRE

LETTRE LXIII.

Petersbourg, ce 17 Décembre 1737.

MONSEIGNEUR,

J'AI laiſſé écouler quelques jours avant de répondre à la gracieuſe lettre dont *V. A. R.* m'a honoré le 15 de Novembre, dans l'eſpérance de recevoir réponſe à celle que j'ai eu l'honneur de Lui écrire derniérement, & de pouvoir en même temps dans celui-ci déterminer quelque choſe au ſujet du problême arithmétique. Mais comme cette réponſe tarde tant à venir, je ne puis différer plus long-temps de témoigner reſpectueuſement à *V. A. R.* combien je ſuis ſenſible aux flatteuſes aſſurances qu'Elle a daigné me donner de la continuation de Son gracieux ſouvenir.

venir. Oui, j'oſe dire, *MONSEIGNEUR*, que Vous me les devez autant par pitié que par juſtice, car elles ſeules me conſolent, me ſoulagent; elles ſeules me tiennent lieu de tout ce qui me manque ici pour être parfaitement heureux; & ſi jamais perſonne les mérita par tous les ſentimens que Vous pouvez déſirer dans un homme pour le trouver digne de Votre affection & de Votre eſtime, n'en doutez nullement, *MONSEIGNEUR*, c'eſt bien moi.

A cela près que mon éloignement de *V. A. R.* me rend preſque continuellement triſte, & ne me laiſſe goûter & ſavourer parfaitement aucun plaiſir, j'ai aſſez ſujet d'être ici content de mon ſort, y jouiſſant de tous les agrémens que ce climat peut offrir. Cependant les ſociétés manquent beaucoup ici, non

non tant faute d'hommes, que faute de ſociabilité. Il n'eſt pas aiſé de déterminer s'il faut chercher la cauſe de cette inſociabilité uniquement dans le caractere & dans les mœurs encore rudes & groſſieres de la Nation, ou ſi la nature du Gouvernement y contribue en quelque choſe. Je ſuis tenté de croire que ce dernier y entre pour beaucoup.

Après tout il faut toujours que j'en revienne à la réflexion de *V. A. R.*, c'eſt qu'il n'y a point de parfait bonheur dans ce monde ; auſſi n'eſt-ce pas même ſans quelque mélange de triſteſſe que je goûte à la fin de chaque lettre le plaiſir de Vous témoigner, *MONSEIGNEUR*, à une ſi grande diſtance, la tendre vénération & le reſpectueux attachement avec lequel je ne ceſſerai jamais d'être, &c.

LETTRE

LETTRE LXIV.

Petersbourg, ce 11 Mars 1738.

MONSEIGNEUR,

IL faut avoir autant de confiance que j'en ai dans les bontés dont *V. A. R.* m'honore, pour oſer me préſenter par écrit à Ses yeux, après avoir gardé, en apparence, un ſi long ſilence, & après ce qui vient de m'arriver. Un frere que j'ai en Saxe vient de me renvoyer une lettre que par mépriſe je lui avois adreſſée, en voulant l'adreſſer à *V. A. R.* Cela ne pouvoit au reſte m'arriver qu'avec lui, en qui j'ai toute ma confiance; car ſi j'ai pu oublier un moment ce que la prudence ne m'auroit jamais dû laiſſer oublier, cette

cette faute ne pouvoit venir que de la ſécurité dans laquelle me jetoit la pleine confiance que j'ai en mon frere, avec qui je ne riſquois abſolument rien de me tromper, & auprès de qui cette mépriſe eſt tout-à-fait ſans conſéquence. Pour me mettre en état de la redreſſer au plutôt, il m'a renvoyé incontinent cette lettre; & moi qui aime mieux encourir auprès de *V. A. R.* le reproche d'étourderie que celui de négligence, ou d'oubli, ou de manque de zele, je me hâte, *MONSEIGNEUR*, de Vous avouer ma faute, perſuadé que Votre généreuſe & indulgente amitié me la pardonnera; & que Votre confiance en ma fidélité ne permettra pas que le moindre ſoupçon contre elle trouve quelque entrée dans Votre eſprit.

La

La lettre dont je viens de faire mention ne contenoit au ſurplus rien d'important & qui exigeât le ſecret, n'ayant voulu que mander par elle à *V. A. R.* la réception de Sa derniere lettre, & Lui réitérer les aſſurances de mon zele & de mon empreſſement à La ſervir. Je me ſuis déjà acquitté de la commiſſion dont Elle a bien voulu me charger, & compte d'être auſſi heureux que la premiere fois à remplir Ses déſirs.

J'eſpere, *MONSEIGNEUR*, avoir au premier jour une occaſion ſûre de Vous faire parvenir quelques nouveaux livres que mon Libraire vient de m'envoyer, & que Vous lirez avec utilité & avec plaiſir. *V. A. R.* me permettra de m'entretenir un peu au long avec Elle par cette occaſion, étant gros du

déſir

déſir & du beſoin d'épancher dans le ſein de mon auguſte & adorable ami tous les ſentimens dont mon ame eſt pénétrée pour Lui, dont elle ſe nourrit, & qui ſont l'eſſence de ſa vie. Oh ! *MONSEIGNEUR*, quand pourrai-je avoir ce bonheur à Vos pieds ? Voilà un an & plus d'abſence ! & les abſences ne ſont guere favorables aux abſens. Toutefois, qui ſait ? ô amour-propre ! tu falſifies à notre inſçu tous nos ſentimens, toutes nos opinions par le mélange ſecret & preſque imperceptible de notre préſomption ! tu faſcines ſans ceſſe nos yeux d'un preſtige adulateur ! & nous empêchant d'être ſinceres envers nous-mêmes, tu nous mets ainſi hors d'état de nous bien connoître ! — qui ſait donc, voulois-je dire, ſi ce n'eſt pas à cette abſence même

même dont je me plains, que je ſuis redevable de la conſtance de Vos bonnes grâces ? Qui ſait, ſi ma préſence & l'occaſion d'être mieux connu, ne détruiroit pas bientôt dans l'eſprit de *V. A. R.* l'idée favorable qu'Elle a bien voulu y recevoir de moi ? Je veux me pénétrer de cette penſée ; peut-être m'aidera-t-elle à ſupporter mon éloignement.

Quoi qu'il en ſoit des droits que peut me donner mon chétif mérite à la conſtance de Vos précieuſes faveurs, & quand même tout me diroit que je dois y renoncer de ce côté, je ſens qu'il me reſtera cependant toujours encore un droit ſacré à Votre amitié, que rien au monde ne pourra jamais m'enlever, & qui ſeul peut en mériter le retour ; j'entends celui que me donne

mon

mon religieux attachement, mon tendre, reſpectueux & entier dévouement à Votre ſacrée perſonne ; & c'eſt ce droit, *MONSEIGNEUR*, que j'oſe faire valoir en Vous ſuppliant de me conſerver Votre précieuſe bienveillance, Vous jurant que perſonne au monde ne peut s'en rendre plus digne que moi par ſes ſentimens de tendreſſe, de vénération & de dévouement, &c.

LETTRE

LETTRE LXV.

A Remusberg, ce 21 Mars 1738.

MON CHER DIAPHANE,

CONNOISSEZ-moi mieux, mon cher *Diaphane*, & rendez-moi juſtice. Je ne Vous ai ſoupçonné ni d'oubli, ni de négligence, quoique je n'euſſe pas reçu de Vos nouvelles depuis bien long-temps. J'ai craint à la vérité la perte de quelqu'une de Vos lettres; mais mes ſoupçons n'ont jamais été pouſſés juſqu'à Vous accuſer Vous-même. J'ai trop de témoignages de Votre amitié; & de plus j'ai une conviction ſi certaine au ſujet de Votre fidélité, que je ſuis incapable d'en douter en quoi que ce puiſſe être.

Vous

Vous ne ſauriez croire avec quel acharnement on me vient demander des livres. Il y a de certaines perſonnes qui le pouſſent juſqu'à l'indiſcrétion. Je me ſuis une fois obligé par civilité à leur en communiquer, & depuis il n'y a plus moyen de s'en dédire. Ma foi, dès que ceux dont Vous avez bien voulu Vous défaire en ma faveur, arriveront, je les ſacrifierai d'abord à leur voracité, & ma bibliotheque ne les verra pas ſeulement.

Les choſes ſont, depuis que je Vous ai vu, à peu près dans le même état où elles ont été lorſque l'on m'a ſuſcité de temps à autre bien du chagrin. On ſeroit bien fou ſi l'on prétendoit n'en point avoir, vu que le monde eſt une école d'adverſité, & que les déſagrémens ſont comme un ſel qui pique,

& qui empêche le bonheur de ſe corrompre à force de nous paroître inſipide.

Nous recommencerons la ſemaine qui vient les exercices. Le 27 Mai nous ſerons à *Berlin ;* en Juillet on ira à *Weſel ;* après quoi Votre ami s'enfuira à ſon *Tuſculum*, pour y philoſopher à ſon aiſe. Voilà toute ma vie, on peut la décrire en trois mots. Cela eſt commode, & l'Hiſtorien que j'aurai un jour pourra s'épargner beaucoup de peine & de papier. Quant à ſes lecteurs, ils n'auront qu'à retenir trois époques, *exercices*, *voyages*, & *Remusberg*. M'y voilà de retour, dont bien me prend. On ne Vous y oublie point ; Vous n'avez rien à craindre ſur ce ſujet ; mon cœur eſt toujours inviolablement dans les ſentimens que Vous lui connoiſſez. Quant à mon eſprit, je le cultive

cultive autant qu'il m'eſt poſſible. Je voudrois, s'il ſe peut, en faire une terre bien fertile, & enſemencée de toutes ſortes de bonnes choſes, afin qu'elles puiſſent germer à temps, & porter les fruits qu'on en peut attendre.

Me confiant entiérement à Votre amitié & à Votre prudence, je Vous prie de penſer quelquefois à moi comme à un véritable ami qui languit de Vous revoir, & qui brûle de Vous donner des marques de ſon eſtime. Je ſuis à jamais,

MON CHER DIAPHANE,

Votre très-fidellement
affectionné ami,

FÉDÉRIC.

LETTRE LXVI.

Petersbourg, le 21 Mars 1738.

MONSEIGNEUR,

JE me ſers de l'occcaſion d'un Courrier que je fais paſſer par *Berlin*, pour Vous faire remettre en toute ſureté le grimoire ci-joint que *V. A. R.* voudra bien déchiffrer & m'en envoyer au plutôt la ſolution. Par cette même occaſion je Vous envoie les nouvelles cartes géographiques de la *Crimée*, théâtre de la guerre. Ne ſachant encore que Vous envoyer pour faire plaiſir à *V. A. R.*, j'y joins un nouveau menuet de *Madoni* qui a été fort goûté ici dans les derniers bals, afin que Vous puiſſiez un peu juger,

MON-

MONSEIGNEUR, du goût que l'on a ici en fait de muſique. Tout bizarre qu'il eſt, il n'a pas laiſſé de me plaire, parce qu'il a quelque choſe de champêtre qui m'a, par un charme tout ſingulier, comme tranſporté dans mes rêveries à *Remusberg*. Ne lui en faites pourtant pas, *MONSEIGNEUR*, un trop grand mérite, car au fond la cauſe en eſt plus en moi qu'en lui; auſſi n'y a-t-il preſque aucun objet agréable qui, en ſe préſentant à mes yeux, ne rappelle dans mon eſprit l'idée de ce ſéjour fortuné, l'unique objet de mes déſirs, & qui me ſemble, dans la jouiſſance idéale que j'éprouve ſouvent du tranquille bonheur dont il eſt l'aſile, être le centre de tous les plaiſirs & de tous les ſentimens agréables dont mon cœur eſt ſuſceptible. Vous reconnoîtrez,

MONSEIGNEUR, à cette peinture; l'effet de la liaiſon des idées & des ſenſations dont parle notre Maître en philoſophie.

J'ai encore inſéré dans le paquet une petite piece en vers aſſez jolie *). Ne ſachant en faire moi-même pour Vous payer, *MONSEIGNEUR*, de ceux dont il Vous plaît de m'honorer, je me vois réduit à avoir recours à ceux d'autrui. Mais je ne Vous tromperai pas au moins en les faiſant paſſer pour miens, comme autrefois le Poëte latin trompa l'Auguſte de ſon temps. Je devrois ſans doute à cette occaſion faire l'éloge de la belle Ode que m'a envoyé *V. A. R.*, & que je ne me laſſe point de relire; mais pour complaire à Votre modeſtie, je me contenterai

*) Elle ne ſe trouve pas.

tenterai de dire qu'elle m'a touché juſqu'au fond du cœur, autant parce qu'elle eſt belle & touchante, que parce qu'elle eſt Votre ouvrage. Vos folies, *MONSEIGNEUR*, comme il Vous plaît de les nommer, feroient honneur même au plus ſage des hommes. Et ſi Vous ſavez faire un ſi digne & ſi noble uſage de Votre loiſir, quelles merveilles ne doit pas atttendre l'Univers de l'accompliſſement de Vos devoirs! quelle félicité ne ſera pas le partage du peuple fortuné qui Vous adore déjà, & qui va devenir l'un des plus floriſſans, ſous l'ombre de l'auguſte trône auquel le Ciel Vous appelle, & pour lequel il ſemble Vous avoir formé, en Vous douant de toutes les vertus qui font un grand Monarque,

un Roi ſelon le cœur de Dieu, un Pere adoré de ſes peuples.

Mais de grace pardon! je m'oublie malgré moi. Daignez excuſer cette effuſion involontaire d'un cœur qui n'a plus de ſentimens que pour Vous, & de vie que par Vous.

P. S. EN CHIFFRES.

Vous recevrez au mois de Mai une remiſe. Ce ſera apparemment la même ſomme que l'année paſſée, car je n'ai rien pu preſcrire. Vous pouvez juger que le Duc a envie de Vous être utile, car c'eſt un effort qu'il fait, ayant de terribles dettes à payer pour ſes prédéceſſeurs. Il eſt vrai qu'il a une grande reſſource *). C'eſt là ſans doute qu'il faut ſonger

(* On comprend d'avance qu'il s'agit ici de l'*Impératrice* elle-même, dont *Biron*, *Duc de Courlande*, étoit le favori. La réponſe du P. R. à ce Poſt-ſcriptum ne laiſſe aucun doute là-deſſus.

ſonger à puiſer à l'avenir. Elle y eſt toute diſpoſée. Elle Vous aime & Vous eſtime véritablement, & ſe fera un plaiſir de Vous rendre ſervice ; perſuadée qu'entre gens de même ſorte & qui penſent grandement, on peut s'entr'aider ſans conſéquence. Il ne s'agit que de la maniere. Elle ne voudroit pas Vous offrir ſes reſſources, afin que Vous ne puiſſiez pas penſer qu'elle exigeât de Vous d'autres ſentimens que ceux qu'elle croit mériter d'ailleurs. Je n'ai pu que louer cette délicateſſe, & j'ai en même temps fait le portrait de Votre caractere, qui l'a convaincue que Vous penſiez auſſi grandement qu'elle. Elle a ſouhaité que Vous lui écriviſſiez un mot en allemand ; j'ai proteſté que cela ne ſe pouvoit abſolument point, quoiqu'elle ait donné ſa parole de me remettre Votre lettre, auſſi-tôt qu'elle l'auroit lue. Là-deſſus j'ai dit que je Vous propoſerois de me charger de l'affaire, tout comme ſi c'étoit en mon nom. Si Vous n'avez donc pas de ſcrupule ſur ce ſujet, envoyez-moi un mémoire ſigné, ou une lettre

par

par laquelle Vous me laiſſez maître d'arranger la choſe, mais en me recommandant bien ſérieuſement de m'y prendre avec toute la prudence poſſible, & de maniere à ne laiſſer priſe à aucune mauvaiſe interprétation; Vous réſervant expreſſément de Vous en prendre à moi, en cas que Vous ſoyez le moins du monde compromis dans cette affaire, ou qu'il s'y trouve la moindre irrégularité, parce que Vous Vous êtes fait une loi de ne jamais haſarder en Votre vie la moindre démarche qui pût avoir ſeulement l'apparence de n'être pas abſolument conforme à Votre gloire & à Votre devoir, ou ſeulement à la bienſéance. Vous terminerez enfin la lettre par quelques mots gracieux envers le Duc, & par quelques aſſurances de Votre confiance envers moi.

Auſſi-tôt que j'aurai Votre réponſe là-deſſus, je prendrai les meſures néceſſaires pour la ſureté des remiſes.

Réponse

RÉPONSE du Prince Royal au Poſt-ſcriptum précédent, ſans ſignature & ſans date. (L'Original eſt en chiffres).

VOTRE lettre m'a ſi fort embarraſſé, que j'ai pris du temps pour y répondre, quoique ce temps Vous aura peut-être paru long. Je n'ai pu me réſoudre à ſuivre les propoſitions que Vous me faites. L'idée de gueuſer de l'argent eſt diamétralement oppoſée à ma façon de penſer. Si j'avois pu reſter ſur le même pied avec le Duc, j'aurois accepté le parti. Mais la différence eſt très-grande; je peux avoir des obligations à un Duc ; mais jugez des ſuites, envers une Impératrice. Je ſuis court d'argent. Les recrues renchériſſent, & il faut en faire. Donnez-moi un bon conſeil ; & je Vous rendrai ma derniere réſolution lorſque je ſerai de retour de Weſel le premier d'Août. Je me confie à Votre amitié & fidélité. Adieu.

LETTRE

LETTRE LXVII.

A Remusberg, ce 27 Septembre 1738.

MON CHER DIAPHANE,

IL y a plus de ſix mois que je n'ai reçu de Vos nouvelles. Je Vous prie de m'éclaircir ce myſtere. Il y a pourtant environ deux mois que je Vous ai griffonné en ſtyle géométrique une aſſez longue lettre, ſur laquelle en ſommaire je Vous demandois Vos ſentimens ſur ce que Vous penſez de cette nouvelle Académie de *Petersbourg* *); je Vous priois auſſi de m'éclaircir quelques

*) Ceci eſt une ruſe pour mettre en défaut le Lecteur que le P. R. paroiſſoit craindre, ſur le véritable ſujet de la lettre en queſtion qui eſt le précédent billet.

quelques doutes ſur cette *Imprimerie* Impériale. J'attends Votre réponſe ſur tous ces points.

Je ſuis de retour du pays de *Cleves*, & paiſible caſanier de *Remusberg*, appliqué à l'étude, & liſant preſque du matin juſqu'au ſoir. Quant aux nouvelles du monde, Vous les apprendrez mieux par la bouche des Gazetiers que par la mienne. Elles contiennent l'hiſtoire de la folie des Grands, la guerre des uns, les démêlés des autres, & les puériles amuſemens de tous enſemble. Ces nouvelles ſont auſſi peu dignes des regards d'un homme ſenſé, que les combats des rats & des ſouris *) pourroient l'être. Une

*) Alluſion à la *Batrachomyomachie* d'Homere, ou au Combat des Rats & des Grenouilles.

Une ſeule remarque que je Vous prie ſeulement de faire, c'eſt qu'il me ſemble que la Vierge Marie doit être moins avide d'affiquets de toilette à préſent, qu'elle ne l'étoit autrefois; car du temps du Prince Eugene elle paya quelques joyaux & quelques étoffes magnifiques par le gain des fameuſes batailles où ce Prince tailla les Turcs en pieces. A cette heure l'Empereur a beau lui offrir tous les tréſors qu'il n'a point, & lui promettre, ſecondé des bons offices du Cardinal, toutes les plus riches étoffes de Lyon; cette bonne Mere de Dieu reſte inflexible, & laiſſe triompher paiſiblement le Croiſſant de la Porte *).

Il

*) Il y avoit ici, par une faute d'écriture, *le Croiſſant de la croix*.

Il ne me reſte qu'à Vous réitérer les ſentimens de l'eſtime parfaite avec laquelle je ſuis,

MON CHER DIAPHANE,

Votre très-fidellement affectionné ami,

FÉDÉRIC.

LETTRE

LETTRE LXVIII.

Petersbourg, le 27 Octobre 1738.

MONSEIGNEUR,

VOUS me connoiſſez trop bien, j'eſpere, pour jamais me croire capable d'oublier Vos volontés, ou de négliger Vos intérêts; auſſi me flatté-je, après tout ce que je viens de Vous détailler *), être pleinement juſtifié à Vos yeux à l'égard du reproche que je paroiſſois avoir mérité par un ſi long ſilence.

EN

*) Cette lettre n'eſt qu'un fragment de celle que M. de Suhm écrivoit au P. R., & dans laquelle il ſe juſtifioit par de longs détails, au ſujet de ſon long ſilence.

EN CHIFFRES.

LE manque d'argent ici paſſe l'imagination, ce qui m'a contraint à être fort réſervé & diſcret, pour épargner à certaines perſonnes la honte d'un aveu qu'on n'aime pas à faire. Mais auſſi-tôt que la paix ſera faite, les caiſſes regorgeront; & nous l'aurons vraiſemblablement cet hiver. Tout au moins ſe tiendra-t-on au logis & ſur la défenſive; & cela reviendra pour nous à peu près au même. J'eſpere alors pouvoir amener les choſes au point que Vous déſirez, ou tout au moins les préparer de maniere que Vous puiſſiez faire avec bienſéance quelques démarches convenables. Je ſerois au déſeſpoir de Vous en conſeiller d'autres; je Vous prie de m'en

croire incapable. Cependant dès qu'une occaſion favorable ſe préſentera, je ferai une nouvelle tentative d'un autre côté.

Comme mon Secrétaire d'Ambaſſade à Berlin va être employé dans le pays, je Vous prie d'ordonner à *Rowedel* de ſe mettre en correſpondance avec moi, & de me mander ſon adreſſe & ſes titres, de peur de quiproquo.

En attendant j'ai ſondé le terrain pour voir ſi je pourrois être Votre enrôleur ici. Cette idée m'eſt venue, & j'en ai pris la réſolution par zele pour *V. A. R.*, quelque répugnance que je trouve à faire un tel métier. On eſt tout-à-fait diſpoſé ici à Vous obliger en toutes choſes; & j'eſpere que cela ira. Mais avant toutes choſes

il

il faut que j'aie Votre aveu pour cela. Il faudra bien ſans doute que Vous ayez pour cet effet l'agrément du Roi Votre Pere, & la permiſſion de Vous adreſſer à moi. Dès que Vous l'aurez obtenue, écrivez-moi une lettre pour me charger de l'affaire ; joignez-y-en une en allemand au Duc pour lui recommander une commiſſion que j'avois reçue de Votre part, & dont Vous attendiez le bon ſuccès de ſon amitié, ſans dire de quoi il s'agit, afin qu'en tout cas je puiſſe faire ſervir cette lettre à deux fins. En attendant je préparerai les choſes de mon mieux.

Billet en chiffres.

Rowedel n'eſt plus chez moi; adreſſez Vos lettres aux freres *Jordan* *). Je me repoſe entiérement ſur Votre prudence ; mon amitié eſt exempte de ſoupçons. Le manque d'argent eſt pire chez moi que chez Vous ; ainſi faites ce que Vous pourrez pour me faire tenir une remiſe vers le mois de Mai.

J'attends Votre réponſe à ma lettre, en conſéquence de quoi j'agirai. *Vale*, & *me ama*. Fédéric. A B..... ce 26 Décembre 1738.

En chiffres.

Petersbourg, le 10 Janvier 1739.

Au départ de la poſte je reçois Votre lettre du 26 du mois paſſé. J'attendois le

*) Marchands & Banquiers, à Berlin.

le départ de Calſow pour répondre à celle *) qu'il m'avoit apportée.

J'euſſe déjà fait Votre affaire, ſi le manque d'argent n'étoit ici tel que perſonne n'eſt plus payé de ſes gages. Cependant je tenterai d'engager à faire un effort, pour que je puiſſe Vous faire une remiſe vers le mois de Mai. Après la paix, j'eſpere pouvoir Vous aſſurer vingt mille écus tous les ans.

En attendant je compte Vous faire une galanterie de quelques belles recrues que Calſow Vous menera.

*) Il manque ici cette lettre du P. R. qu'il avoit écrite à M. de Suhm par l'occaſion du Capitaine Pruſſien nommé Calſow, dont il ſera encore parlé plus ſouvent dans les lettres ſuivantes. Ce Capitaine avoit été envoyé en Ruſſie, autant qu'on en peut juger, afin de tenter d'y faire des recrues, vraiſemblablement ſur la propoſition que M. de Suhm en avoit fait au P. R.

RÉPONSE EN CHIFFRES.

J'AI penſé mourir, mais je ſuis mieux; une crampe d'eſtomac m'a empêché de Vous répondre plutôt. Les nouvelles que Vous me donnez ſont auſſi bonnes qu'agréables, & viennent très-à-propos dans la ſituation où je me trouve. Un homme échappé d'entre les mains des Corſaires n'eſt pas en plus mauvais état que je le ſuis; ce qui double & triple la reconnoiſſance que j'ai des peines que Vous Vous donnez. L'avenir que Vous me faites enviſager eſt des plus rians. Je mets mes eſpérances ſur le mois de Mai, Vous priant de m'avertir quand il faudra faire des lettres. Mes finances ſont des vœux pour la paix, & mon cœur pour Votre prompt retour. F. *& cetera.* 1739, ce 1 Février.

LETTRE

LETTRE LXIX.

Petersbourg, le 24 Février 1739.

MONSEIGNEUR,

J'AVOIS déjà appris Votre dangereuſe indiſpoſition lorſque je reçus Votre précieuſe lettre du 1.er de ce mois. Il n'eſt pas en mon pouvoir de Vous exprimer, *MONSEIGNEUR*, dans quelles mortelles alarmes cette cruelle nouvelle m'avoit jeté; & pour pouvoir peindre les tranſports de joie qu'a excités dans mon ame la chere nouvelle de Votre rétabliſſement, il faudroit ſans doute que j'empruntaſſe le langage des Anges, ne trouvant aucune expreſſion qui puiſſe atteindre à la vivacité & à la tendreſſe des ſen-

timens dont mon cœur a été ému & pénétré en la liſant. Que l'aveu donc de cette impuiſſance, parlant un million de fois plus énergiquement à Votre cœur que le langage le plus expreſſif, & y réveillant une émotion également vive & profonde dont il eſt ſi ſuſceptible, ſubſtitue ainſi adroitement à la foibleſſe de mes paroles la vivacité & l'énergie de Votre ſenſibilité, & Vous faſſe trouver l'image de mes ſentimens dans l'épreuve même des Vôtres.

Le reste en chiffres.

Le Roi Votre Pere veut acheter du Duc de Courlande le Bailliage de *Biegen*, & en offre plus de cent mille écus. Si ce marché ſe conclut, j'ai parole pour dix mille. Mais l'affaire s'accroche

à

à une trentaine de grands hommes dont on a peine à ſe défaire. Je fais tout mon poſſible pour y déterminer. Il n'y a point d'argent ici. On a ramaſſé tout l'or venu de la Chine par la derniere caravane, pour envoyer un demi-million à l'Empereur; & on négociera l'autre en Allemagne; de ſorte qu'on fait la ſourde oreille ſur certain chapitre, quelque bonne envie qu'on ait d'ailleurs de rendre ſervice.

LETTRE

LETTRE LXX.

MON CHER DIAPHANE,

VOTRE lettre m'a fait un plaiſir infini, voyant que Vous Vous intéreſſez encore à la ſanté de Vos amis. Vous feriez bien ingrat de les oublier, car ils penſent toujours ſur Votre ſujet comme ils doivent penſer.

Ma foi notre projet de bibliotheque va le chemin des écreviſſes. J'ai craint d'abord que ce que Vous me mandez arriveroit. Les bons livres ſont rares, & ceux qui les ont ne s'en défont qu'à contre-cœur. La vente projetée *) eſt problématique, & par conſé-

*) Il s'agit ici de la vente du Bailliage de *Biegen*, dont il eſt fait mention dans la lettre précé-

conſéquent notre aſſurance des plus décevantes. Le ſeul bon livre que Vous m'avez fait avoir de Ruſſie eſt à vau-l'eau. J'ai prêté *) des livres croyant les pouvoir payer; & à préſent que j'ai examiné mes affaires, j'ai été obligé de les reſtituer aux propriétaires. Avec cela j'ai lu tous mes vieux livres, & me trouve ſans aucune lecture quelconque. Cela eſt fort déſagréable, principalement lorſqu'on a envie de s'inſtruire. Je compte encore ſur Votre ſavoir-faire; & je me flatte que

précédente de M. de Suhm. C'eſt à deſſein ſans doute, & par les raiſons dont nous avons parlé plus haut dans une remarque, que ce paſſage ſe trouve ainſi adroitement placé ſans liaiſon ni avec ce qui précede, ni avec ce qui ſuit.

*) C'eſt encore ici, comme on le ſent bien, une faute; le ſens exigeant le mot *emprunté* au lieu de *prêté*.

que celui qui m'a débrouillé le cahos de Leibnitz éclairci par *Wolff*, pourra bien encore me fournir les matériaux pour d'autres inſtructions. Voyez donc, je Vous prie, ſi Vous ne pouvez pas me faire avoir quelques volumes de cette bibliotheque ſi rare; je les renverrai quand je les aurai lus, quoiqu'il me faille du temps. Enfin, mon cher, je m'en rapporte à Vous, Vous priant d'avoir ſoin de ma barque, & de la conduire heureuſement au port.

J'attends avec une impatience infinie le plaiſir de Vous embraſſer.

EN CHIFFRES.

LE Roi eſt mal. Que cela Vous ſerve d'argument qu'on m'avance une bonne ſomme l'été prochain. Car aſſurément ſi l'on veut m'obliger, il faudra ſe preſſer.

LETTRE

LETTRE LXXI.

A Petersbourg, le 28 Mars 1739.

(*EN CHIFFRES*).

CALSOW a obtenu quelques Boſniaques, & le Duc lui a encore promis des Turcs, & même des Courlandois, ſi on peut en trouver; car pour des Ruſſes mêmes il n'y faut pas ſonger, l'Impératrice ne voulant abſolument point en entendre parler.

Calſow à ſon retour preſſera le Roi d'accepter Biegen, dont on demande cent trente mille écus. Si le marché a lieu, le Duc laiſſe les trente mille écus à Votre diſpoſition. Témoignez donc quelque choſe au Duc à ce ſujet, afin qu'il ſache que je Vous l'ai mandé. Vous feriez

feriez bien de m'envoyer en même temps un billet allemand à part, par lequel Vous reconnoiſſez que le Duc Vous a prêté dix mille écus banque; & puis de me marquer dans un Poſtſcriptum ſigné, que je pourrois détacher, que Vous aviez attendu une occaſion favorable pour faite tenir au Duc une obligation des dix mille écus banque qu'il avoit bien voulu Vous prêter comme Comte de Biron. Vous pourriez en même temps me charger de le remercier de ce bon office, & de chercher à entretenir cette correſpondance d'amitié entre Vous & le Duc; accompagnant le tout de quelques aſſurances de Vos bonnes grâces envers moi, afin de m'accréditer de plus en plus, & finiſſant par témoigner que Vous êtes bien aiſe d'apprendre que le Duc me veut du bien.

LETTRE

LETTRE LXXII.

A Remusberg, ce 12 Mars 1739.

MON CHER DIAPHANE,

J'ESPERE que mes autres lettres Vous ſeront toutes bien parvenues, & que celle-ci aura le même ſort. La lettre que Vous recevrez ci-jointe eſt de *Truchſes* *). Vous verrez les raiſons qui l'engagent à Vous écrire; & ſi la choſe eſt faiſable, je ſuis sûr que Vous l'aiderez.

Ne m'écrivez pas toujours en vers**), écrivez-moi quelquefois auſſi en proſe.

Le

*) C'étoit un jeune Comte, de la famille illuſtre de *Truchſes*, qui voyageoit alors, & dont le P. R. avoit fait la connoiſſance à Berlin.

**) Ceci ſignifie ſans doute, *en chiffres*. On prévient

Le langage divin eſt bon dans l'occaſion, mais j'aime auſſi beaucoup Votre proſe quand même Vous ne me parleriez que lanternes.

Je compte de recevoir de Vos lettres à Berlin dans le temps des revues. Si le Roi va cette année en Pruſſe comme on le débite, écrivez-moi le plus ſouvent qu'il Vous ſera poſſible. Vous adreſſerez en ce cas Vos lettres à quelque Banquier à Kœnigsberg. Ce voyage pourra ſe faire à vue de pays vers le mois de Juillet.

J'attends une réponſe en vers à l'épître

prévient ici le Lecteur, que pour entendre dans la ſuite différens paſſages de ces lettres, il ne doit pas perdre de vue les raiſons que le P. R. &. *M. de Suhm* avoient de cacher ſous le voile de quelque expreſſion tout-à-fait étrangere, le vrai ſens de ce qu'ils vouloient ſe dire.

l'épître que je Vous ai adreſſée de Berlin; & j'attends en même temps la ſolution du problême des poſſeſſions équinoctiales *).

Je ſuis avec bien de l'eſtime,

MON CHER DIAPHANE,

Votre très-fidelle & inviolable ami,

FÉDÉRIC.

*) Le P. R. vouloit déſigner ſous ce nom le Bailliage de Biegen dont il a déjà été fait mention.

LETTRE LXXIII.

A Petersbourg, le 2 Avril 1739.

MONSEIGNEUR,

J'AVOIS déjà griffonné la lettre poétique ci-jointe *), & j'avois différé de la faire partir, eſpérant encore de trouver quelque penſée neuve à y ajouter pour l'embellir, lorſque je reçus la lettre dont *V. A. R.* m'a honoré le 12 du mois paſſé, avec l'incluſe du Comte de Truchſes, à qui je répondrai à ſon retour, puiſqu'il eſt tombé fort malade à Hambourg, & que d'ailleurs il doit être tranquille ſur ſa commiſſion, puiſque Vous avez bien

*) Cette lettre ne s'eſt pas trouvée dans la collection des papiers de cette correſpondance.

bien voulu, *MONSEIGNEUR*, m'en charger Vous-même, & qu'il n'ignore pas que les ordres de *V. A. R.* me ſont ſacrés.

J'ai parlé le jour même au Duc de Courlande, qui s'eſt fait un plaiſir de ſaiſir cette occaſion d'obliger *V. A. R.*, & m'a permis de choiſir parmi les Boſniaques priſonniers qu'on a préſentés au Capitaine Calſow, & qu'il n'a pas trouvés propres pour le régiment de Potsdam, mais qui pourroient bien figurer dans d'autres Régimens. Car pour des Ruſſes il eſt inutile d'y penſer, l'Impératrice s'étant bien propoſée de n'en plus donner. Auſſi comme il ne ſe trouve pas parmi les priſonniers autant de coloſſes qu'on a cru, le Capitaine Calſow n'en ramenera que fort peu, ce dont il ne

paroît pas fort édifié. Je lui parlerai au ſujet des gens qu'il a vus & qui ſont à Narva; & s'il s'y trouve de beaux hommes, je tâcherai d'obtenir la permiſſion de Vous en envoyer trois ou quatre, dont *V. A. R.* pourra diſpoſer. Car s'il faut onze pouces pour entrer dans le Régiment de *V. A. R.*, je L'avertis que je ſerai bien embarraſſé de Lui en fournir, le Capitaine Calſow proteſtant qu'il les recevroit pour le Roi, faute de plus grands.

On fait ici des préparatifs extraordinaires pour les fêtes prochaines, dont *V. A. R.* ſera informée d'ailleurs. Tout ſera d'une grande magnificence. Et comme les divertiſſemens des Grands abyment ſouvent les petits, nous allons donner tête baiſſée dans de grandes dépenſes. J'aurois tort aſſuré-

assurément de me plaindre d'un séjour où je jouis de tous les agrémens que j'y puis désirer ; mais, Dieu ! que je suis las de tenir tous les matins conseil avec mon valet-de-chambre pour savoir quel habit je mettrai. J'écris à un Prince philosophe qui, en cette qualité, approuvera ma réflexion. D'ailleurs Vous m'ordonnez, *MONSEIGNEUR*, de Vous écrire, ne fût-ce même que des lanternes ; si je ne me trompe, en voilà. Mais je tâcherai de ne pas abuser de Votre gracieuse permission, mais de payer au contraire par tout ce qu'il me sera possible de Vous mander de plus intéressant, le plaisir inexprimable que me causent Vos gracieuses & cheres lettres lorsqu'elles viennent m'apporter la nouvelle que *V. A. R.* jouit d'une

parfaite ſanté, & qu'Elle me conſerve encore invariablement Ses bonnes grâces & Son ſouvenir.

Agréez, *MONSEIGNEUR*, les ſinceres aſſurances de mon parfait dévouement & profond reſpect, &c.

LETTRE

LETTRE LXXIV.

A Remusberg, ce 7 Mai 1739.

MON CHER DIAPHANE,

Vous recevrez à l'arrivée du Marquis *de la Chétardie* *), ou plutôt encore, s'il eſt poſſible, la piece en vers allemands **) que Vous me demandez; je la ferai relier comme Vous le ſouhaitez; ainſi, que Vous aurez lieu d'être content.

Truchſes eſt charmé du Duc de Courlande, & pénétré de reconnoiſ-

 ſance

*) Envoyé de la Cour de France en Ruſſie.

**) Il faut vraiſemblablement entendre par ceci le Poſtſcriptum allemand de la lettre qui ſuit, ou l'obligation des dix mille écus que M. de Suhm avoit demandée au P. R., & dont il lui mande la réception dans la lettre qui ſuit.

ſance envers Vous. Aſſurément Vous lui rendez un grand ſervice par-là; & je puis Vous aſſurer qu'il le ſent.

Vous me parlez de trente peaux de martres noires *) qu'on veut vendre en Courlande, & je Vous réponds là-deſſus qu'elles m'accommoderont beaucoup. Cela me viendra fort à propos, à cauſe que mes peliſſes ſont uſées; ainſi je Vous prie, mon cher ami, de faire ce qui dépendra de Vous pour me faire tenir ces peliſſes ou vers l'automne, ou vers l'hiver, à cauſe que je ſuis fort frileux. Vous pouvez

*) Ces trente peaux déſignent, comme on le verra aſſez clairement par la ſuite, les trente mille écus que le P. R. devoit recevoir du Duc de Courlande, en cas de la vente du Bailliage de Biegen. On comprend donc comment il faut entendre le reſte de l'article ci-deſſus.

pouvez garder deux de ces trente peaux pour Vous, ou des palatines pour Vos filles, ou tout ce qu'il Vous plaira.

Mandez-moi, je Vous prie, à quels termes Vous en êtes, & ſi Vous croyez que je peux compter d'avoir cette pelleterie ou non.

Je Vous prie de me croire avec toute l'amitié poſſible,

Votre très-fidellement
affectionné ami,

FÉDÉRIC.

LETTRE

LETTRE LXXV.

MON CHER SUHM,

VOICI une fois du françois, car nous nous ſommes écrit juſqu'ici en langue plus barbare que la grecque. Je Vous envoie les obligations qu'il Vous faut. La ſomme dont Vous me parlez dans Votre lettre me viendra fort à propos. En cas que Vous ſoyez ſûr de réuſſir, Vous pouvez garder trois mille écus pour Vous, que je ſuis charmé de pouvoir Vous offrir. Nos bourſes ſont à peu près auſſi mal garnies les unes que les autres.

Je m'en vais Vous eſtropier en allemand tout ce que Vous me marquez en bon françois. J'eſpere que je rencontrerai bien Votre penſée. Ne négligez

gligez pas, je Vous prie, mes petits intérêts, car ils ont encore beaucoup beſoin de Votre amitié, & de Vos ſoins. Répondez-moi par le canal de *Michelet* *).

Adieu! Je ſuis tout de cœur & d'ame,

Votre fidelle ami,

FÉDÉRIC.

Si volti.

*) Marchand & Banquier de Berlin.

P. S. *)

Ich habe auf eine gute Gelegenheit gewartet um an Ihn zu ſchreiben, und zugleich den Wechſel für den Herzog von Kurland zu ſchicken: ich bitte Ihn den Herzog meiner Freundſchaft und Erkenntlichkeit

*) J'ai attendu une occaſion favorable pour Vous écrire, & pour envoyer en même temps l'obligation au Duc de Courlande. Je Vous prie de témoigner

lichkeit zu verſichern, für das Plaiſir ſo Er mir erwieſen, mich zur Zeit da er nur Graf war, zu obligiren. Cultivire Er doch dieſe Freundſchaft, und verſichere Er Ihn meinerſeits daſs ich nichts daran werde fehlen laſſen; ich freue mich daſs man ſaget, daſs Ihn gedachter Herzog liebet; deſto mehr hoffe ich, weil Er auch mein guter Freund iſt, Er werde machen, daſs ſeine Freundſchaft gegen mich nicht auſlœſche.

FRIEDRICH.

témoigner au Duc mon amitié, & ma reconnoiſſance pour le plaiſir qu'il m'a fait en m'obligeant dans le temps où il n'étoit encore que Comte. Cultivez ſon amitié, & aſſurez-le que je ferai de mon côté tout ce qui dépendra de moi pour l'entretenir. Je me réjouis d'apprendre que le Duc a de l'affection pour Vous; & comme Vous êtes auſſi mon bon ami, j'eſpere que Vous ferez en ſorte qu'il me conſervera toujours ſon amitié.

FÉDÉRIC.

LETTRE

LETTRE LXXVI.

A Petersbourg, le 15 Mai 1739.

MONSEIGNEUR,

LE Capitaine Calſow part cette nuit; mais je ſuis hors d'état de profiter de cette occaſion auſſi amplement que je le déſirerois pour témoigner à *V. A. R.* les reſpectueux ſentimens d'affection & de dévouement qui ne me quitteront qu'avec la vie. Auſſi ſuis-je perſuadé que Votre amitié voudra bien cette fois prendre la volonté pour le fait.

J'ai cru quitter cette vie ces jours paſſés, ayant eu une colique des plus terribles, dont il me reſte une ſi grande foibleſſe, que je puis à peine tenir

tenir la plume. Tout en ſouffrant je faiſois la réflexion qu'il ſembloit que ce fût par ſympathie que ce mal m'eût pris, *V. A. R.* en étant auſſi attaquée Elle-même. Si du moins le Ciel, penſois-je, Vous en eût exempté à mes dépens, la joie de Vous avoir délivré d'une ſi cruelle douleur par le ſacrifice de mon propre bien-être auroit prévalu ſur toutes mes ſouffrances, & je les aurois ſupportées non-ſeulement avec impatience, mais même avec plaiſir. Mais, hélas! Vous n'en éprouvez aucun ſoulagement dans vos maux, & le plus cuiſant des miens eſt maintenant dans le ſentiment des Vôtres. Ah! je ſouffrois déjà aſſez de ceux-ci, pour mériter d'être exempté de tout autre! Cependant comme l'effet d'un plus grand mal efface naturellement dans

dans notre ame celui d'un moindre, j'ai auſſi trouvé en grande partie dans le ſentiment de Vos maux l'oubli des miens propres qui m'auroient aſſurément été infiniment plus ſenſibles ſi je les euſſe éprouvés ſeuls. Mais je me ſuis en quelque ſorte durci contre eux par la penſée, que ſi un ſi digne & ſi vertueux Prince n'étoit pas exempt Lui-même des vives douleurs que j'éprouvois, un pauvre mortel comme moi pouvoit bien les ſouffrir avec patience. Dieu veuille Vous préſerver à toujours d'un ſi terrible mal!

J'ai fait ce que j'ai pu, *MONSEIGNEUR*, pour Vous envoyer quelques beaux hommes. Le Capitaine Calſow amene tout ce qu'il a pu obtenir. Je Vous tiens encore prêts quatre hommes que le Capitaine a vus; mais comme

comme il m'a témoigné qu'ils lui ſeroient à charge, j'attends un bas-Officier de la part de *V. A. R.* par un vaiſſeau de Stettin ou de Lubec pour les Lui faire parvenir. En attendant je travaillerai à obtenir un jeune Turc de vingt ans, très-bien fait, & qui a plus de onze pouces, appartenant au Prince *Pierre* de Courlande *), & qu'en ce cas je joindrai aux autres.

Mais j'écrirai encore là-deſſus à *V. A. R.* par la voie de la poſte.

La grande difficulté eſt ici qu'on ne veut plus donner de Ruſſes. Le Capitaine Calſow en avoit aſſez imprudemment enrôlé un de bon gré, qu'on a repris en chemin, ce qui a penſé donner lieu à une ſcene, le premier mouve-

*) C'eſt le Duc de Courlande, aujourd'hui régnant.

mouvement de l'Impératrice ayant été de faire arrêter le Capitaine. Mais le Duc l'a ſagement calmée. Dans ſon embarras le Capitaine vouloit me faire croire que c'étoit pour *V. A. R.* qu'il l'avoit enrôlé ; mais je le tançai fort là-deſſus, & lui fis ſentir qu'il feroit mieux de ne pas compromettre ainſi *V. A. R.* Il a ſagement ſuivi mon avis.

Le temps preſſe ; il ne me reſte que celui de répéter à *V. A. R.* l'aſſurance des ſentimens inaltérables qu'Elle me connoît pour Son auguſte perſonne, & le témoignage des vœux ardens que je fais pour le parfait rétabliſſement de Sa précieuſe ſanté, &c.

LETTRE LXXVII.

Petersbourg, le 1 Juin 1739.

MONSEIGNEUR,

J'AI reçu, comme toujours, avec la plus vive joie, la gracieuſe lettre du 7 du mois paſſé, dont il a plu à *V. A. R.* de m'honorer; & je Lui aurois répondu auſſi-tôt, preſſé par un mouvement de reconnoiſſance, ſi je n'avois été tous les jours continuellement tourmenté de la violente colique dont j'étois déjà attaqué avant le départ de Calſow, & qui a ainſi duré trois ſemaines, ne m'ayant point encore quitté tout-à-fait. Vous êtes trop compatiſſant, *MONSEIGNEUR*, pour ne pas pardonner le délai de cette réponſe

ponſe à une ſi triſte cauſe. Plus cette cruelle maladie m'a fait ſouffrir, plus j'ai redoublé mes vœux fervens pour que le Ciel Vous en préſerve à jamais, ſachant que Vous y êtes auſſi ſujet. Je ſupporte cependant tout patiemment mon mal, reconnoiſſant que je me le ſuis attiré par ma faute, & eſpérant pouvoir m'en garantir à l'avenir. Il eſt sûr que ſi les hommes étoient toujours ſinceres envers eux-mêmes, ils trouveroient que la plupart de leurs maux ne leur viennent pas ſans de bonnes raiſons, & qu'ils auroient bien tort de s'en plaindre, puiſqu'ils en ſont eux-mêmes la cauſe.

J'ai déjà mandé à *V. A. R.* à quoi s'accroche encore le marché des pelleteries. Je ne doute pas cependant que l'affaire n'ait lieu, tant parce que

les deux parties en ont fort envie, que parce que la politique *) même y engagera l'illuſtre acheteur. Certain Chevalier**) de retour d'une pourſuite de géans, pourra donner avis de ce qui ſe paſſe, & *V. A. R.* pourra s'en inſtruire de main tierce. Du reſte je me ſens pénétré de la plus vive reconnoiſſance pour la généroſité avec laquelle *V. A. R.* m'offre les deux peaux de martres noires. Le moyen, *MONSEIGNEUR*, de Vous refuſer quelque choſe! J'en ai effectivement bon beſoin pour un manchon, car j'aurai bien froid cet été.

J'attends avec impatience le bas-Officier

*) Il eſt aſſez clair qu'il ne peut s'agir ici que de la vente de Biegen, & des circonſtances qui y ont rapport.

**) M. de Suhm entend ici le Capitaine Calſow.

Officier que j'ai demandé à *V. A. R.* pour conduire les quatre Turcs que je lui garde ici. Elle aura là de quoi gratifier le Comte de Truchſes *) ; car je ne prétends pas qu'il m'ait la moindre obligation d'avoir obéi aux ordres de *V. A. R.*, quoique d'ailleurs je ſeroïs charmé qu'il ſe préſentât quelque occaſion de l'obliger.

J'ai touché en paſſant dans ma derniere lettre l'heureuſe iſſue des amours d'un moderne Jaſon, n'oſant alors en dire davantage. Voilà un cadet de bonne maiſon qui finit la plus brillante aventure du monde. Mais auſſi faut-il dire qu'il le mérite bien, par ſa conſtance, par ſa ſage conduite, & par ſes autres qualités perſonnelles. Comme je crois qu'il Vous eſt peu connu, je

*) Il demandoit auſſi des recrues.

Vous dirai, *MONSEIGNEUR*, qu'il a toujours eu l'approbation de tous ceux qui le connoiſſent. Il eſt très-bien fait de ſa perſonne, joignant à de l'eſprit beaucoup de jugement, un fonds ſolide de probité & d'honneur; & j'oſerois bien aſſurer qu'on ne lui connoît aucun vice. Elevé en Prince il s'eſt appliqué avec ſuccès à tous les exercices convenables. Un ſage conducteur l'a jeté dans des lectures très-utiles. Tous les ouvrages de *Wolff* lui ont paſſé plus d'une fois par les mains, & n'ont ſans doute pas peu contribué à former ſon eſprit & à affermir ſon caractere. Il eſt généreux, compatiſſant aux malheurs d'autrui, d'une grande politeſſe envers tout le monde, & infiniment obligeant envers ceux qu'il honore de ſon amitié. Joignez à cela

ſa

ſa valeur & ſes qualités héroïques, dont il a donné des preuves dans les deux campagnes qu'il a faites, où il s'eſt acquis l'admiration des Généraux, & le reſpect auſſi-bien que l'affection de la Nation; & Vous aurez le portrait d'un beau-frere *).

Je ne m'engagerai pas à y joindre celui de la Princeſſe **); cela me meneroit trop loin, & cette lettre qui eſt déjà une épître, deviendroit un volume. Je dirai ſeulement qu'elle eſt très-belle,

*) Le Prince dont il eſt ici parlé, eſt le Duc Antoine-Ulric de Brunswick, frere de la Princeſſe Eliſabeth-Chriſtine de Brunswick-Bevern, Epouſe du P. R., & depuis Reine.

**) Eliſabeth-Catherine-Chriſtine, Princeſſe de Meklenbourg, petite-fille du Czar Iwan, frere de Pierre I., qui reçut le nom d'Anne en paſſant à la religion Grecque avant ſon mariage avec le Duc Antoine Ulric dont on vient de parler.

grande & parfaitement bien faite. Elle a le port & la majeſté d'une Impératrice.

Elle eſt fiere, mais fort polie ; elle joint à beaucoup d'eſprit naturel une lecture qui n'a pu que l'orner davantage. Enfin elle eſt pleine de mérite, généreuſe au poſſible, compatiſſante, & ſur-tout très-charitable. De ſorte qu'on peut dire que le Prince, qui en eſt fort amoureux, auroit bien de la peine à décider lequel des deux fait plus grande fortune, de ſa gloire ou de ſon amour.

Que toutes ces grandes nouvelles, *MONSEIGNEUR*, ne Vous empêchent cependant pas de Vous ſouvenir de Votre fidelle ſerviteur, qui ne ceſſera d'être juſqu'au dernier moment de ſa vie, avec les plus tendres & les plus reſpectueux ſentimens, &c.

LETTRE

LETTRE LXXVIII.

A Berlin, ce 7 Juillet 1739.

MON CHER SUHM,

JE Vous envoie, comme Vous le déſirez, un bas-Officier que Vous pourrez charger des recrues que Vous trouverez bon de m'envoyer. Je Vous en ai mille obligations, & Vous en donnerai des marques dans toutes les occaſions.

J'eſpere que Vous aurèz reçu une de mes lettres par un vaiſſeau de Lubec. Cette lettre contenoit Moyſe & les Prophetes; je m'en rapporte à ſon contenu.

Je ſuis bien fâché que Vous m'imitiez dans mes crampes d'eſtomac. C'eſt un mal affreux, & dont le danger eſt ſubit.

ſubit. Pour l'amour de Dieu, ne Vous ſervez point de gouttes où il y a des drogues trop fortes, qui pourroient Vous mettre une inflammation dans le corps ! Il faut prendre dans le fort du mal des lavemens d'herbes cuites avec de l'huile ; il faut prendre des poudres abſorbantes, des gouttes qui ne ſont point faites avec de l'eau-de-vie, & boire le midi quelques verres d'un vin d'Hongrie qui ait encore un peu de liqueur. Je Vous envoie auſſi des pilules dont Vous pouvez prendre ſept par jour. Elles purgent peu, mais leur principal uſage eſt de rendre le ton aux viſceres du bas-ventre qui ſervent à la digeſtion, & de fortifier l'eſtomac. Prenez, s'il Vous plaît, de l'exercice, & ne mangez ſur-tout ni légumes ni viandes fumées quelconques.

Si

Si Vous me trouvez habile en fait de médecine, c'eſt par une malheureuſe expérience que je le ſuis devenu; ainſi puiſque Votre tempérament imite mes foibleſſes, que Votre prudence imite mon régime.

Adieu, mon cher ami! En Vous recommandant mes petits intérêts, ſouffrez que je Vous embraſſe, & que je Vous réitere les aſſurances de ma parfaite eſtime.

FÉDÉRIC.

Je Vous renvoie le couvert de Votre lettre; il y a une tache de cire d'Eſpagne que je marque X, qui me paroît un trait d'induſtrie *). Mandez-moi ſi c'eſt une mal-adreſſe de Votre domeſtique, ou ſi mes ſoupçons ſont bien fondés.

*) La lettre avoit été ouverte, avant que de parvenir à ſon adreſſe. *V.* la lettre LXXXVIII.

LETTRE

LETTRE LXXIX.

A Berlin, ce 9 Juillet 1739.

MON CHER SUHM,

Je viens de recevoir Votre ſeconde lettre, deux jours après la premiere de *Calſow*, & le départ du bas-Officier. Je Vous écris celle-ci, pour Vous remercier de toutes les peines que Vous Vous donnez pour mes petites affaires.

On dit pour sûr que le marché ſe fera; en ce cas je Vous prie de ne point oublier les pelleteries que Vous m'avez promiſes. Il m'en faut vingt-ſept pour une peliſſe; & comme on les vend la trentaine, Vous pourrez garder les trois autres pour un manchon, car on

on dit que la fourrure eſt très-bonne en hiver contre la colique.

Vous expédierez les hommes que Votre amitié me procure, quand bon Vous ſemblera. J'ai fourni mon bas-Officier d'eſpeces autant que je l'ai cru néceſſaire. Vous pouvez écrire hardiment par lui tout ce que bon Vous ſemblera. Je ne l'attends qu'à la fin du mois d'Août, terme de notre retour de Pruſſe.

Adieu, cher ami! Cultivez laborieuſement le terrain de là-bas pour nos intérêts communs; & ſoyez perſuadé que je ſuis avec toute l'amitié imaginable,

MON CHER AMI,

Votre très-fidellement affectionné ami,

FÉDÉRIC.

LETTRE

LETTRE LXXX.

A Kœnigsberg, ce 8 Août 1739.

MON CHER DIAPHANE,

ME trouvant de cent lieues plus près de Votre voiſinage qu'à l'ordinaire. Je n'ai pu réſiſter à la tentation de Vous écrire, & de m'informer de l'état de Votre ſanté. M. *Stranganow* *) qui paſſa par ici il y a deux jours, m'aſſure qu'elle ſe rétablit; mais il ne me faut pas moins que Votre propre témoignage pour tranquilliſer tout-à-fait mon amitié alarmée.

Vous ſaurez apparemment que l'affaire

*) Jeune Seigneur Ruſſe, qui voyageoit ſous ce nom. C'étoit le Prince *Scherbatoff*, qui a fait un long ſéjour en Angleterre.

l'affaire de B. **) eſt rompue, ce qui m'embarraſſe beaucoup; mais je Vous apprendrai une autre nouvelle qui, j'eſpere, Vous fera plaiſir; c'eſt que le Roi m'a fait le plus gracieuſement du monde préſent de ſon haras Pruſſien. J'y vais inceſſamment pour continuer de là ma marche vers Berlin.

Je Vous prie de me dire ce que deviendra l'affaire manquée, & ſi mon bas-Officier Vous a bien rendu ma lettre.

Adieu, cher Suhm! vingt mille riens m'empêchent de Vous dire tout ce que mon cœur penſe. Soyez perſuadé cependant qu'il n'eſt jamais en défaut lorſqu'il penſe à Vous; c'eſt ce que je puis Vous aſſurer, foi de notre amitié inviolable.

FÉDÉRIC.

*) La vente du Bailliage de B*****.

LETTRE

LETTRE*) LXXXI.

Petersbourg, le 21 Août 1739.

MONSEIGNEUR,

N'AYANT juſqu'à préſent aucune nouvelle du bas-Officier que j'avois prié *V. A. R.* de m'envoyer pour conduire les quatre Turcs, j'ai pris le parti de les remettre au Capitaine d'un vaiſſeau de Stettin, qui a bien voulu s'en charger, & les remettra au Gouverneur de cette ville, avec priere de les faire parvenir le plutôt poſſible.

à

*) Le reſte des lettres qui ſe ſont trouvées parmi les papiers de M. *Suhm*, n'étant pour la plupart que des fragmens ſans autre ordre que celui des dates, on n'a cru devoir en conſerver ici que ce qui a paru eſſentiel pour ne pas rompre le fil de la correſpondance.

à *V. A. R.* Il mettra à la voile au premier jour.

L'affaire de B. eſt rompue, parce qu'on revient toujours à la même chanſon, & qu'on demande des recrues Ruſſes, qu'on ne recevra pas. Mais je m'imagine que dans quelque temps d'ici on ſe raviſera de l'autre côté.

J'ai fait uſage du P. S., qui a fait ſon effet. J'attends l'occaſion, le temps & la ſaiſon, pour en recueillir les fruits, &c.

LETTRE LXXXII.

Petersbourg, le 29 Août 1739.

MONSEIGNEUR,

LA rupture de certaine affaire m'a fait bien de la peine. J'en ai déjà mandé la nouvelle à *V. A. R.* par une autre voie. Mais j'ai lieu de croire qu'elle ſe renouera par ceux-mêmes qui ont donné lieu à la rupture en demandant l'impoſſible.

Combien l'attention de *V. A. R.* à demander de mes nouvelles à ceux qui peuvent lui en donner, ne m'a-t-elle pas touché & pénétré de reconnoiſſance! Quelle conſolation n'eſt-ce pas pour moi d'apprendre qu'une trop cruelle abſence ne me fait point oublier du

du plus aimable Prince du monde, qui non-content d'être chéri, adoré, a encore pris à tâche de faire que tout le monde trouve le bonheur ſuprême à être aimé & eſtimé de Lui!

M. *de la Chétardie* n'arrive pas; & à la légéreté des prétextes de ſon retardement, je croirois volontiers que ſa Cour n'eſt pas preſſée de faire briller ici un Ambaſſadeur.

V. A. R. ſait trop bien la part que je prends à tout ce qui Lui arrive, pour que j'aie beſoin de Lui exprimer tout le plaiſir que m'a cauſé la nouvelle du beau préſent qu'Elle a reçu du Roi. Voyant par Sa lettre que ce préſent a dû Lui être par plus d'une raiſon infiniment agréable, je m'en ſuis réjoui au fond du cœur; car tous mes ſentimens, *MONSEIGNEUR*, ſont

tellement dépendans des Vôtres, qu'ils ſemblent en attendre l'influence, afin de ſe déterminer; en ſorte que c'eſt abſolument d'après eux que ma joie & ma douleur ſe reglent. C'eſt ce dont Vous êtes ſans doute perſuadé Vous-même, *MONSEIGNEUR*, puiſque Vous ſemblez avoir voulu me faire entendre tacitement par les expreſſions de Votre lettre, que Vous regardiez le plaiſir que devoit me faire la nouvelle que Vous me mandiez, comme une conſéquence naturelle du Vôtre, en me laiſſant juger de Votre joie par la mienne. Oh! daignez être perſuadé, *MONSEIGNEUR*, que par une telle opinion de mes ſentimens Vous ne faites abſolument que leur rèndre juſtice!

Le *Duc de Courlande*, à qui j'ai fait

fait part de cette nouvelle, m'a témoigné à cette occaſion, qu'il ſeroit charmé de contribuer au plaiſir que *V. A. R.* peut ſe promettre d'un ſi beau haras; & m'a chargé en même temps de Lui écrire, que, ſi Elle l'agréoit, il Lui enverroit un étalon Perſan d'une grande beauté. Je ne doute pas, *MONSEIGNEUR*, que cette offre ne Vous ſoit fort agréable; d'autant plus que ces chevaux ſont très-rares, & qu'on a même peine à en trouver à acheter. J'attends Vos ordres à ce ſujet, autant à l'égard de la réponſe au Duc, qu'à l'égard des meſures à prendre au ſujet du tranſport.

Je ſuis, &c.

LETTRE LXXXIII.

A Remusberg, ce 13 Septembre 1739.

MON CHER DIAPHANE,

J'AI reçu Votre lettre à mon retour de *Kœnigsberg*, & je me flatte que celle que je Vous ai écrite par le bas-Officier Vous ſera rendue à préſent. Ce bas-Officier eſt tombé malade à *Lubec* d'une violente fievre chaude, ce qui a retardé ſon départ de quatre ſemaines.

J'aime trop Votre bon cœur *) & l'atta-

*) Dans une lettre précédente, & dont il ne s'eſt trouvé qu'un fragment de quelques lignes, M. *de Suhm* s'excuſoit auprès du *Prince Royal* de la briéveté & du déſordre de ſa lettre, ſur ce qu'un devoir d'amitié l'appeloit

l'attachement que Vous avez pour Vos amis, pour condamner la raiſon qui Vous a obligé d'abréger ſi fort Votre lettre. J'eſpere en recevoir dans peu & de plus longues & de plus intéreſſantes.

J'attends avec impatience quels ſeront les fruits des ſoins que Votre amitié ſe donne pour moi. Je ſuis embarraſſé, comme Vous pouvez Vous l'imaginer, & j'attends là-deſſus ce que Vous m'écrirez comme des déciſions de l'Oracle de Delphes.

Adieu, mon cher *Diaphane!* Quand pourrai-je Vous donner des marques

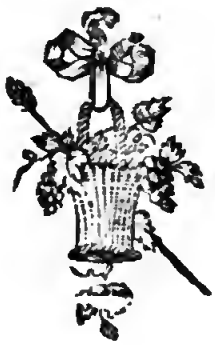
l'appeloit précipitamment auprès de ſon ami, M. *Kaiſerling*, Miniſtre de *Wolfenbuttel* à la Cour de *Saint-Petersbourg*, qui étoit inconſolable de la mort de ſon épouſe qu'il venoit de perdre ſubitement.

de mon amitié ? Quand pourrai-je Vous revoir, Vous embraſſer, & Vous aſſurer de vive voix que je ſuis inviolablement,

MON CHER DIAPHANE,

Votre fidelle ami,

FÉDÉRIC.



LETTRE

LETTRE LXXXIV.

A Remusberg, ce 26 Septembre 1739.

MON CHER DIAPHANE,

Vos lettres me ſont tout le plaiſir imaginable, puiſqu'elles m'aſſurent de la continuation de Votre bonne ſanté & de Votre amitié.

Je ſuis bien obligé au *Duc de Courlande* du plaiſir qu'il me fait de m'envoyer un beau cheval de Perſe. Voudriez-Vous bien le faire tranſporter juſques vers nos frontieres, & m'envoyer le compte des frais.

Je crains fort la banqueroute complete de l'affaire que Vous ſavez. Il faudra tourner nos yeux vers cet aſtre éclatant

éclatant que Vous m'indiquiez. Vous aurez la bonté de m'écrire encore une fois préalablement, & de me dire ſi Vous croyez ſurement qu'on pourroit retirer de chez Vous ces volumes ſi rares de la bibliotheque du Prince Eugene, & de quelle maniere il faudroit s'y prendre. Quoi qu'on puiſſe Vous dire, mes livres ne ſont point nombreux; je n'en ai point aſſez pour l'uſage qu'il en faut faire, & ce m'eſt une néceſſité d'avoir ces livres que je Vous ai demandés il y a déjà ſi longtemps, ſans quoi le projet de mes études s'en va en fumée.

Je voudrois de plus que Vous puſſiez convenir avec Votre Académie, qu'elle m'envoyât tous les ans deux exemplaires ſemblables à ceux que Vous m'envoyâtes la premiere année de

de Votre ſéjour en Ruſſie, car j'en ai trouvé la lecture très-inſtructive, & les vérités qu'elles contiennent, d'une application admirable à la pratique.

Vous qui connoiſſez ces ſciences, & qui êtes bon philoſophe Vous-même, je ſuis perſuadé que Vous ſentez une conviction intime de l'uſage que je retirerai de ces études. J'attends Votre réponſe avec grande impatience, pour ſavoir ce que Vous aurez à me dire là-deſſus, & l'horoſcope auquel je dois m'attendre.

Nous avons eu ici Milord *Baltimore* & le jeune *Algarotti*, tous deux des hommes qui par leur ſavoir doivent ſe concilier l'eſtime & la conſidération de tous ceux qui les voient. Nous avons beaucoup parlé de Vous, de philoſophie, de ſciences, des arts, enfin

enfin de tout ce qui doit être compris dans le goût des honnêtes gens.

Adieu, cher ami ! Vous êtes bien perſuadé de mon amitié, & que ma tendreſſe pour Vous ne finira qu'avec ma vie.

FÉDÉRIC.

LETTRE

LETTRE LXXXV.

A Petersbourg, le 10 Octobre 1739.

MONSEIGNEUR,

LA nouvelle ſubitement arrivée de la paix conclue entre la Ruſſie & la Porte, m'a obligé d'expédier le bas-Officier Pauli ſans perdre un moment, & avant que la nouvelle s'en publiât; & comme il n'étoit pas poſſible qu'il partît à point nommé un vaiſſeau, je l'ai fait partir par terre. Il amene à *V. A. R.* trois Boſniaques qu'il a trouvés fort beaux. Ce ſont les ſeuls qu'il m'a été poſſible de recruter à la hâte.

Je ſuis, &c.

LETTRE

LETTRE LXXXVI.

A Rupin, ce 14 Octobre 1739.

MON CHER DIAPHANE,

J'AI vu arriver aujourd'hui le plus galamment du monde la gent Turque dont Vous me faites l'étrenne. Je Vous en marque mes parfaits remercîmens; & je me vois obligé d'entrer en diſcuſſion des raiſons pour leſquelles Vous n'avez pas reçu d'abord le bas-Officier qui doit être arrivé à préſent à *Saint-Petersbourg*. Cet homme a pris la fievre chaude avec un crachement de ſang à *Lubec*, ce qui l'a empêché de partir plutôt, & ce qui apparemment aura retardé de quelques mois ſon voyage. Vous ſerez ſans doute informé de la paix qui ſe fait; cela ne faciliteroit-il pas

pas l'affaire de l'impreſſion qui Vous eſt connue ? Je Vous prie de me mander un peu Votre ſentiment là-deſſus.

Je ne ſaurois aſſez Vous remercier des attentions que Vous avez pour moi. Je Vous aſſure que mon cœur Vous en tient compte, & que je ne demande pas mieux qu'une occaſion pour faire éclater ma reconnoiſſance.

Les nouvelles du jour ſont, que le Roi lit pendant trois heures du jour la philoſophie de *Wolff*, dont Dieu ſoit loué ! Ainſi nous voilà arrivés au triomphe de la raiſon ; & j'eſpere que les bigots avec leur obſcure cabale ne pourront plus opprimer le bon ſens & la raiſon. Auriez-Vous cru, il y a deux années, que ce phénomene arriveroit de nos jours ? Ainſi l'on voit qu'il ne faut jurer de rien, & que les choſes

choſes qui nous paroiſſent ſouvent les plus éloignées, ſont celles qui arrivent le plutôt. Mais que dira ce Philoſophe? Car, avec toutes ſes regles de probabilités, je ſuis sûr qu'il ne ſe ſeroit jamais douté de ce qui vient d'arriver. Je Vous dirai encore plus; on offre à *Wolff* une penſion de mille écus, une de cinq cents à ſon fils, & l'on promet une penſion à la femme en cas de veuvage. Voilà autant de choſes nouvelles & étonnantes, qui toutefois ſont véritables.

Après ces nouvelles il eſt permis de parler de choſes anciennes & déjà connues; Vous comprenez bien que c'eſt pour Vous réitérer les aſſurances de l'eſtime parfaite avec laquelle je ſuis tout à Vous,

FÉDÉRIC.

LETTRE

LETTRE LXXXVII.

Petersbourg, le 6 Novembre 1739.

MONSEIGNEUR,

LA précipitation avec laquelle j'ai été obligé d'expédier derniérement le bas-Officier avec les trois Turcs Boſniaques à cauſe de la nouvelle de la paix, m'ayant empêché de profiter de cette bonne occaſion d'écrire à *V. A. R.*, Elle permettra que je m'en dédommage aujourd'hui.

Plus d'une raiſon, *MONSEIGNEUR*, me déterminent à Vous prier de Vous ſervir de ſignes arabeſques ſur certaines matieres aſſez curieuſes & intéreſſantes d'elles-mêmes pour mériter un tel ſoin. Je ne puis

rien encore mander de poſitif ſur certain ſujet à *V. A. R.* : mais Elle Se ſouviendra de ce que je Lui ai fait eſpérer pour le temps de la paix que je Lui ai prédit. Il faudra voir maintenant ſi je ſerai bon prophete juſqu'au bout.

Je recommence fort à eſpérer que l'affaire de B. aura lieu ; toutefois je n'oſe pas faire le prophete ſur ce ſujet.

Pour en revenir aux Turcs, je ſuis bien aiſe que les quatre premiers ſoient arrivés à bon port. J'eſpere que les trois qui les ont ſuivis plairont encore davantage à *V. A. R.*

Le cheval Perſan que le *Duc de Courlande* envoie à *V. A. R.* ſe mettra en chemin dès que le temps le permettra. On le conduira juſqu'à Memel où on le remettra au Commandant, à

à qui Elle voudra bien faire ſavoir où il doit le faire mener.

Si d'un côté j'ai été attendri & pénétré de reconnoiſſance par la généreuſe & touchante attention de *V. A. R.* à m'envoyer des remedes, j'ai été bien affligé & alarmé de l'autre, par la deſcription des terribles & dangereuſes crampes d'eſtomac dont Elle eſt de temps en temps attaquée. Quelque confiance que j'aie en Vos conſeils, *MONSEIGNEUR*, je doute cependant que les remedes que Vous me propoſez conviennent abſolument à mon mal, qui eſt, autant que j'en puis juger, d'une tout autre nature, & de bien moindre conſéquence que le Vôtre. Au nom de Dieu, *MONSEIGNEUR*, mettez tout le ſoin poſſible à conſerver Votre précieuſe ſanté! Songez

à tous ceux qu'elle intéreſſe ! Je ne puis, m'empêcher, *MONSEIGNEUR*, de Vous faire part en cette occaſion de l'avis d'un grand médecin ſur le régime qui convient particuliérement aux perſonnes qui ſont ſujettes à ces terribles crampes. Je regarde, dit-il, l'uſage, même le plus modéré, du vin de Champagne, comme une des cauſes les plus propres à favoriſer les crampes d'eſtomac. *Louis XIV* qui a dû y être fort ſujet dans ſa jeuneſſe, s'en abſtint toujours avec le plus grand ſoin, & ne fit uſage que du vin de Bourgogne avec de l'eau. Si Votre médecin étoit ſur ce point du même ſentiment, *V. A. R.* auroit les plus fortes raiſons de préférer à un vin qui peut être nuiſible à Sa conſtitution, un autre vin qui pourroit Lui

être

être ſalutaire. J'oſe me flatter, *MONSEIGNEUR*, que Vous daignerez regarder la liberté que je prends de Vous rendre attentif à un conſeil qui regarde Votre précieuſe ſanté, comme une des plus évidentes preuves que je puiſſe Vous donner du religieux intérêt que je prends à Votre ſacrée perſonne.

Le couvert de la lettre que *V. A. R.* m'a renvoyé, avoit bien un petit air manié; cependant il ſe peut très-bien que ce fût moi-même qui l'euſſe mal cachetée. J'y ai trouvé de la main de *V. A. R.* quelques eſſais de vers qui paroiſſoient deſtinés à compoſer un éloge de la gloire & de la vertu. Je Vous y ai bien reconnu, *MONSEIGNEUR;* car dans tous Vos travaux littéraires, il eſt auſſi facile de Vous reconnoître au choix des

ſujets, également dignes de Vous & de Votre plume, que Vous Vous propoſez, qu'à la maniere dont Vous ſavez les traiter.

Les nouvelles que Vous me donnez du Philoſophe *Wolff*, & de la fortune que vient de faire ſa Philoſophie, ne m'ont pas moins ſurpris que réjoui. En vérité, *MONSEIGNEUR*, Vous pouvez Vous féliciter de ce qui arrive comme d'un miracle, & Vous en réjouir comme de Votre ouvrage. Que cet exemple Vous faſſe reconnoître ce que Votre modeſtie ſemble vouloir Vous cacher, Vous faſſe reconnoître, dis-je, de quelle influence ne va pas être dans le monde la ſupériorité de Votre heureux génie! Je ne tiendrois ſurement pas ce langage, *MONSEIGNEUR*, à tout autre Prince qu'à Vous,

Vous, ou ſi je ne penſois pas avec un Ancien, qu'une ſage confiance en ſoi-même, dirigée par une juſte connoiſſance de ſes forces, eſt la mere des grandes actions.

Agréez, *MONSEIGNEUR*, &c.

LETTRE LXXXVII.

Petersbourg, le 28 Novembre 1739.

MONSEIGNEUR,

COMME le temps s'eſt mis au beau, & que les chemins ſont bons, le Duc fit venir hier au manege le cheval Perſan qu'il envoie à *V. A. R.* Il eſt gris, fort haut pour un Perſan, & d'une grande beauté. Le Duc l'ayant trouvé en bon état me dit qu'il le feroit partir le lendemain, & qu'il donneroit ordre qu'il fût conduit juſqu'à Memel où on le remettroit au Commandant, ſouhaitant qu'il arrivât en auſſi bon état qu'il l'étoit lorſque je l'ai vu. Comme il ſera plus d'un mois en chemin, *V. A. R.* aura le temps néceſſaire pour donner Ses ordres

ordres à M. *de L'Hôpital* *), tant par rapport au cheval, que par rapport à la perſonne qui l'aura amené, ſi Elle ne l'a pas fait déjà par précaution.

Nous avons appris que M. *de la Chétardie* eſt parti le 12 de Berlin, de ſorte qu'il peut être actuellement en *Courlande*. Je me réjouis infiniment de le voir, pour apprendre des nouvelles de la ſanté de *V. A. R.* par un témoignage vivant, & pour pouvoir m'entretenir d'Elle avec lui; n'y ayant aucun plaiſir au monde qui puiſſe égaler pour moi celui que je trouve à m'occuper de l'aimable & digne Prince dont l'amitié & la bienveillance envers moi font le ſuprême bonheur de ma vie, &c.

LETTRE

*) Marquis, Lieutenant-Général, Commandant de Memel, & neveu du Comte de Beauveau.

LETTRE LXXXVIII.

A Berlin, ce 2 Décembre 1739.

MON CHER DIAPHANE,

JE Vous ſuis obligé, on ne ſauroit davantage, pour les belles recrues que Vous me procurez de nouveau. Je voudrois pouvoir Vous en témoigner ma reconnoiſſance. Mais je Vous dois tant, & ceci n'eſt qu'un des moindres objets ſur leſquels roule ma reconnoiſſance.

Voici donc enfin cette paix tant attendue, & tant déſirée. Je ſouhaite, mon cher *Diaphane*, que Vous ſoyez en tout plus grand prophete *) que Mahomet,

*) Ceci a ſans doute rapport à l'eſpérance que *M. de Suhm* avoit donnée au P. R. dans

Mahomet, qu'Iſaïe, que Daniel & tous ces vieux Juifs dont les rêves ont fait tant de bruit dans le monde, & ont donné la queſtion à tant d'Interpretes & de Commentateurs.

L'affaire de B. eſt rompue à coup ſûr, j'en ſais trop de circonſtances pour qu'il reſte la moindre apparence de la renouer ; ainſi, qu'il ne faut plus y compter.

Remerciez, s'il Vous plait, infiniment le *Duc de Courlande* de ma part, de l'attention qu'il a de m'envoyer un étalon. Je voudrois bien lui envoyer quelque choſe d'ici ; il s'agit ſeulement de ſavoir ce qu'il n'a pas, & ce qui pourroit lui faire plaiſir.

Ma

dans une lettre précédente, de pouvoir, en cas que la paix ſe fît, compter pour chaque année ſur un emprunt de vingt mille écus qu'il vouloit lui négocier en Ruſſie.

Ma ſanté à laquelle Vous Vous intéreſſez va mieux que par le paſſé. Je reprends à préſent très-bien mes forces & ma vigueur ; & j'eſpere d'être totalement quitte des fâcheuſes incommodités que j'ai eſſuyées. Je ſuis bien aiſe d'apprendre que Vos maux ne ſont pas ſi dangereux que les miens ; ce me ſera une conſolation en ſouffrant, ſi je ſais que je ſuis le ſeul qui ait le danger à craindre, & que je puis être en repos au ſujet de mes amis.

Je Vous envoie cette lettre par une voie ſûre & certaine. Je ne m'embarraſſe pas de Vos réponſes, car je ſuis ſûr que Vous veillez à leur ſalut. Ce cachet *) ouvert étoit de la lettre que Calſow m'apporta ; & je l'ai ſoupçonné d'avoir eu cette curioſité, ſoit par

*) Lettre LXXVIII.

par lui-même, ſoit par des ordres ſupérieurs. J'ai la mauvaiſe coutume de barbouiller bien du papier lorſque je compoſe; ce qui ne vaut rien. Je voudrois que ce fût le moindre de mes défauts. Je Vous enverrai le printemps prochain un ouvrage *) qui eſt actuellement ſous preſſe, & auquel j'ai travaillé tout cet automne très-aſſidument. Comme il regarde la politique, il eſt doublement de Votre reſſort *).

Voici un exemple d'algebre que l'aimable & profond *Algarotti* m'a envoyé. Je ne ſaurois le déchiffrer, mais je crois que Vous en viendrez bien à bout là-bas, ſi Vous l'entreprenez, & que Vous vouliez bien Vous en donner

*) Le P. R. parle ſans doute ici de ſon Ouvrage, intitulé: *Anti-Machiavel*, ou *Examen du Prince de Machiavel avec des Notes hiſtoriques & politiques*, qui parut en 1740.

donner la peine; de quoi je ne doute point, puiſque c'eſt me rendre ſervice, ayant grand beſoin de la ſolution de ce problême, pour le calcul des fractions & des infiniment petits.

(*EN CHIFFRES.*)

(J'ÉCRIRAI à l'*Impératrice* dès que Vous m'aurez envoyé le modele de la lettre avec les titres. Il me faudroit 24000 écus par an. Si Vous pouvez réuſſir, Vous en prendrez deux mille ſur ce nombre tous les ans; que marché ſoit conclu s'il ſe peut vers le mois d'Avril.)

J'abandonne ceci à Votre prudence; & je ne doute point que Vous ne ſondiez les *De l'Iſle* *), & les plus experts en

*) Grand Géometre de l'Académie de Petersbourg.

en ces matieres pour voir ſi Vous pouvez m'écrire quelque choſe de précis ſur ce calcul. Je crois cependant qu'il Vous paroîtra moins difficile à préſent qu'en tout autre temps. Vous, qui Vous guidez par les lumieres de *Wolff*, Vous pénétrerez facilement ce petit abyme d'algebre; & je me flatte que Vous Vous en tirerez d'une maniere triomphante; car qu'y auroit-il de difficile pour Vous, & qui pût Vous arrêter?

Adieu, mon cher *Diaphane!* toujours également aimable, fidelle, & attaché, reſtez le même toute Votre vie, & ne doutez jamais de tous les ſentimens de reconnoiſſance, d'amitié & d'eſtime avec leſquels je ſuis à Vous ſans réſerve, FÉDÉRIC.

LETTRE

LETTRE LXXXIX.

A Berlin, ce 13 Décembre 1739.

MON CHER DIAPHANE,

J'AI eu le plaiſir de recevoir deux de Vos lettres en peu de temps, l'une par le bas-Officier qui vient d'arriver, & l'autre par la voie ordinaire. Je ne ſaurois aſſez Vous marquer toutes les obligations que je Vous ai, & que je Vous conſerverai toujours; il ne s'agit que de les reconnoître.

Je me rappelle en gros le ſujet de la lettre que je Vous ai écrite, où il y avoit ce problême d'algebre que je ne doute point que Vous n'ayez expliqué. Comme la paix eſt faite avec la Porte, je penſe bien que l'on commencera

mencera à imprimer les Mémoires de Votre Académie ; & ſi on les donne par ſouſcription, mandez-le-moi, que j'y ſouſcrive, car je voudrois les avoir toutes les années.

J'écrirai dès ce moment à *L'Hopital* pour le cheval & tout ce qui regarde ſon tranſport, de façon qu'on aura lieu d'être ſatisfait ; & dès que le cheval ſera arrivé, j'en remercîrai le Duc moi-même.

Recevez, mon cher *Diaphane*, le portrait que je Vous envoie pour Vous ſouvenir de moi ; & ſoyez perſuadé qu'on ne ſauroit être avec plus d'eſtime que je ſuis,

Votre très-fidelle ami,

FÉDÉRIC.

LETTRE XC.

Petersbourg, ce 16 Janvier 1740.

MONSEIGNEUR,

J'AI bien reçu une lettre dont *V. A. R.* m'a honoré vers le commencement de Décembre, avec un petit problême d'algebre ; mais quelque bonne opinion qu'Elle me témoigne avoir de mon habileté dans cette ſcience, cet encouragement n'a pourtant pas encore ſuffi à m'en faire trouver la ſolution. J'ai cependant jeté en toute confiance quelques idées ſur le papier, qui m'ont paru avoir quelque vraiſemblance ; mais il faudra les vérifier, & c'eſt ce qui m'occupe maintenant & me demandera encore un peu de temps. *V. A. R.*

ne

ne ſauroit être plus impatiente d'en voir le ſuccès que moi.

En attendant j'ai reçu une grande conſolation en apprenant, *MONSEIGNEUR*, que Votre ſanté ſe fortifie. Faſſe le Ciel qu'ayant ſi bien commencé cette nouvelle année, Vous en commenciez & finiſſiez une infinité d'autres ſous les plus heureux auſpices, & que toutes comblent ſans ceſſe tous Vos vœux!

J'ai témoigné au *Duc de Courlande* combien *V. A. R.* a été ſenſible à ſon attention, & il a été charmé de voir qu'il a réuſſi en ce qu'il déſiroit de Vous faire plaiſir.

Je ſuis bien impatient, *MONSEIGNEUR*, de recevoir l'ouvrage que *V. A. R.* me promet pour le printemps prochain. Il eſt bien naturel que la

haute opinion que j'ai une fois conçue de l'auguſte Auteur me prévienne infiniment en faveur de l'ouvrage; cependant je ferai mon poſſible pour le lire ſans prévention, afin que l'éloge que j'aurai à en faire en ſoit d'autant moins ſuſpect.

M. le Marquis *de la Chétardie* qui m'a autant charmé par les bonnes nouvelles qu'il m'a apportées de *V. A. R.*, que par ſa propre perſonne, m'a montré un article d'une lettre du plus aimable Prince qu'il connut jamais, m'a-t-il dit. Cet article parloit d'un certain ami relégué à Petersbourg, & cela dans les termes les plus propres à pénétrer tout homme ſenſible & qui connoît tout le prix d'une telle amitié, des plus vifs ſentimens d'amour & de reconnoiſſance. Je ne chercherai point

point à Vous exprimer, *MONSEIGNEUR*, ce qui ne peut être rendu par aucune expreſſion, les tendres & reſpectueux ſentimens de mon ame. Je ne dirai rien de mon émotion, de mes tranſports, des larmes de joie & d'attendriſſement qui ont coulé de mes yeux; je me ſens trop foible pour peindre tout cela. Heureuſement pour moi, que l'aimable & ſpirituel porteur de cette gracieuſe lettre s'eſt chargé d'en faire un fidelle rapport à *V. A. R.*

Agréez, *MONSEIGNEUR*, &c.

LETTRE XCI.

A Berlin, ce 4 Février 1740.

MON CHER DIAPHANE,

JE profite du départ du Prince *de Heſſe-Hombourg*, pour Vous faire ſouvenir de moi, & pour Vous avertir que dans peu viendra l'époque où je dois Vous ſommer de Votre parole. J'eſpere que Vous êtes toujours dans les ſentimens que je Vous ai connus, & que Vous n'avez point oublié de quoi nous étions d'accord le ſoir de notre ſéparation.

En attendant le plaiſir de Vous revoir, je Vous envoie une bague avec mon portrait que je Vous prie de ne point quitter.

Voici

Voici une lettre pour le *Duc de Courlande*, à qui je Vous prie de faire mes complimens. Dites à *La Chétardie* que je l'aſſurois *par trois fois trois* de mon amitié.

Je Vous écrirai encore plus poſitivement lorſqu'il en ſera temps. Je me flatte que Vous êtes toujours le même; Vous priant de me croire avec une parfaite eſtime,

Votre très-fidellement
affectionné ami,

FÉDÉRIC.

LETTRE XCII.

A Petersbourg, le 22 Mars 1740.

MONSEIGNEUR,

LE Prince *de Heſſe-Hombourg* m'a remis la gracieuſe lettre dont *V. A. R.* a bien voulu m'honorer. J'en avois auſſi reçu une précédente *), en conſéquence de laquelle j'avois différé certaines démarches dans l'attente prochaine

*) Par cette lettre de *M. de Suhm* il eſt aiſé de juger qu'il en manque ici une du P. R. dans laquelle il lui mandoit ſans doute le mauvais état de la ſanté du Roi ſon pere, qui allant alors toujours en empirant, ne lui promettoit plus que quelques jours de vie; & dans laquelle il lui inſinuoit, comme la réponſe de *M. de Suhm* le fait aſſez clairement entendre, d'interrompre ou de différer certaines démarches relativement à l'emprunt dont il eſt fait mention plus haut, & auquel *M. de Suhm* devoit diſpoſer l'*Impératrice*.

chaine du grand événement qui doit les rendre ſuperflues.

Je ne ſais, *MONSEIGNEUR*, ce que je dois le plus des deux, ou m'affliger ou me réjouir de la queſtion que Vous me faites dans Votre derniere & gracieuſe lettre, au ſujet de mes ſentimens envers *V. A. R.*; car ſi d'un côté j'y reconnois avec des tranſports de joie la conſtance de ceux dont le plus digne Prince du monde daigne m'honorer, ne dois-je pas m'affliger au fond de l'ame de ce que ce même Prince ſemble douter de la conſtance des miens. Mais tout comme je ne dois ſans doute regarder cette tournure de Vos expreſſions que comme une maniere toute pleine de délicateſſe & de ſentiment dont il Vous plaît me témoigner la conſtance de Vos faveurs,

faveurs, je Vous prie auſſi, *MONSEIGNEUR*, de regarder l'incapacité où je me ſens d'exprimer à *V. A. R.* tout ce que j'aurois à Lui répondre ſur ce ſujet, comme l'aſſurance la plus ſincere & la plus énergique des ſentimens inaltérables de reſpect & de dévouement que mon cœur Lui a voués, & que je déſire pouvoir Lui témoigner par mes ſervices juſqu'au dernier moment de ma vie ; attendant avec la plus vive impatience l'époque où je me verrai rappelé auprès d'Elle, pour n'en être plus ſéparé que par la mort.

J'ai remis, *MONSEIGNEUR*, Votre lettre au *Duc de Courlande*, & il me remettra ſa réponſe. Cette attention de *V. A. R.* lui a fait un plaiſir infini. M. *de la Chétardie* marquera

quera lui-même à *V. A. R.* combien il a été ſenſible à l'honneur de Son ſouvenir.

Comment Vous exprimer, *MONSEIGNEUR*, toute la joie & toute la reconnoiſſance dont m'a pénétré l'adorable portrait de *V. A. R.* Non, je ne me ſouviens pas que jamais rien au monde m'ait fait un plaiſir auſſi ſenſible & auſſi vrai que ce gracieux témoignage de Vos faveurs. En le recevant j'ai ſenti qu'il ne me reſtoit à déſirer que des ailes pour aller me jeter aux pieds de *V. A. R.*, pour Lui témoigner par mes reſpects & mes adorations la vive reconnoiſſance dont me pénetrent Ses bienfaits, & La perſuader par les plus ſaintes proteſtations que je mourrai avec le plus tendre & le plus parfait attachement, &c.

LETTRE

LETTRE XCIII.

A Berlin, ce 13 Avril 1740.

MON CHER DIAPHANE,

VOTRE lettre m'a cauſé beaucoup de joie, y voyant la conſtance de Vos ſentimens dont à la vérité j'avois cru pouvoir me flatter, mais dont la confirmation n'a pas laiſſé de m'être très-agréable. Attendez encore, mon cher, une derniere lettre de ma part pour agir en conſéquence de Vos engagemens ; mais en attendant préparez tout pour ne point laiſſer languir l'amitié que j'ai pour Vous. Nous ſommes ici sûrs du *Crinomenon* *), il ne

*) Termes de métaphyſique, dont le ſens, faiſant alluſion à la maladie du Roi, ſemble être

ne s'agit à préſent que du *Criterion.* Peu de temps nous mettra au fait ; & Vous pouvez toujours prendre Vos meſures, quitte à différer leur exécution de quelques ſemaines.

Vous pouvez bien juger que je ſuis aſſez tracaſſé dans la ſituation où je me trouve. On me laiſſe peu de repos, mais l'intérieur eſt tranquille ; & je puis Vous aſſurer que je n'ai jamais été plus philoſophe qu'en cette occaſion-ci. Je regarde avec des yeux d'indifférence tout ce qui m'attend, ſans déſirer la fortune ni la craindre, plein de compaſſion pour ceux qui ſouffrent, d'eſtime pour les honnêtes gens, & de

être celui-ci. Nous ſommes sûrs du κριτικον, c'eſt-à-dire du jugement & de la déciſion des médecins, il ne s'agit à préſent que du κριτηριον, c'eſt-à-dire de l'évidence, de la confirmation des déciſions de la Faculté.

de tendreſſe pour mes amis. Vous que je compte au nombre de ces derniers, Vous voudrez bien Vous perſuader de plus en plus que Vous trouverez en moi tout ce qu'*Oreſte* trouva jamais dans *Pylade* ; & que perſonne ne ſauroit avoir plus d'eſtime & d'amitié pour Vous, que

Votre fidelle

FÉDÉRIC.

LETTRE

LETTRE XCIV.

Petersbourg, le 21 Mai 1740.

MONSEIGNEUR,

LA gracieuſe lettre dont il a plu à *V. A. R.* de m'honorer le 13 du mois paſſé, ſeroit venue mettre le comble à mon reſpectueux attachement & à mon admiration pour Elle, ſi l'un & l'autre euſſent encore été ſuſceptibles de quelque accroiſſement. O grand Homme! O digne & vertueux Prince! Si Vous n'étiez point au-deſſus de toutes les louanges humaines, je ne quitterois point ce papier avant que d'avoir fait Votre éloge, car mon cœur brûle de Vous louer. Quoi! l'éclat d'un trône, loin d'éblouir Vos yeux, ne fait qu'exalter

qu'exalter Votre vertu & affermir Votre philoſophie ! Quoi ! l'attente prochaine d'une couronne, loin d'enfler ou de refroidir Votre cœur, ne ſert qu'à le rendre plus calme, plus ferme, plus compatiſſant, plus tendre ! Quoi ! le plus grand des Rois veut devenir *Pylade* pour *Oreſte !* O qui jamais pourra dire tout ce que de tels ſentimens ont de ſublime & de touchant !

Puiſque Vous l'ordonnez, *MONSEIGNEUR*, je vais travailler par un prompt arrangement de mes affaires à me préparer le bonheur ſi digne d'envie de n'appartenir déſormais qu'à Vous ſeul, &c.

LETTRE

LETTRE XCV.

A Charlottenbourg, ce 14 Juin 1740.

MON CHER DIAPHANE,

VOTRE lettre n'a point été rendue à ſon adreſſe, car j'avois changé de ſort avant qu'elle arrivât. Cependant l'extérieur n'altere point l'intérieur, & le titre ne change rien à ma façon de penſer. Je puis donc à préſent Vous dire d'une maniere poſitive qu'il ne dépend plus que de Vous d'être à moi, & que j'attends Votre réſolution pour ſavoir comment & ſur quel pied Vous voudrez l'être.

Ce me ſera une grande conſolation dans le deuil où je ſuis de la mort de mon pere, de pouvoir me retrouver avec un ami que j'aime & que j'eſtime.

Faites ce que Vous pourrez pour engager *M. Euler**), grand Algébriſte; & ſi Vous pouvez, amenez-le avec Vous. Je lui donnerai mille ou douze cents écus de gages **).

Faites mes excuſes à *La Chétardie* de ce que je ne lui ai point répondu à ſa lettre; mais je la reçus le jour même que le malheur m'arriva.

Je Vous embraſſe, cher Diaphane, de tout mon cœur, dans l'eſpérance de Vous revoir bientôt.

FÉDÉRIC.

*) *Léonard Euler.* Voyez l'éloge de cet homme célebre, compoſé par M. *Fuſs* ſon diſciple, & inſéré dans les Mémoires de l'Académie de Berlin. M. *Euler* ſe rendit effectivement à Berlin, mais retourna enſuite à Petersbourg, où il mourut en 1785, aveugle & preſque octogénaire. Sa famille jouit encore de la plus grande conſidération en Ruſſie.

**) Il en a tiré dans la ſuite dix-ſept cents.

LETTRE

LETTRE XCVI.

A Petersbourg, le 15 Juin 1740.

SIRE,

CETTE Cour vient d'apprendre en même temps l'heureux avénement de *VOTRE MAJESTÉ* au trône, & la joie inexprimable qu'en ont témoignée Ses peuples. On s'attendoit à l'un & à l'autre événement avec la même certitude qui ſert de fondement à l'eſpérance que l'on a de voir briller ſous *V. M.* un regne qui fera l'ornement de l'hiſtoire de notre ſiecle. Ayant plus que perſonne ſujet d'être convaincu de la ſolidité du fondement de cette douce eſpérance, *V. M.* permettra que je me contente de joindre mes vœux ardens à ceux de ſes fidelles ſujets pour Lui

ſouhaiter les années de *Neſtor*, afin que pluſieurs générations puiſſent jouir du bonheur qui va faire le partage de Ses peuples ſous Son glorieux regne, & béniſſent le Ciel de la félicité qu'il veut leur faire goûter par Elle.

La joie autant que le reſpect m'empêchent d'exprimer à *V. M.* les ſentimens que cette grande révolution m'a fait éprouver ; mais rien au monde ne ſauroit m'empêcher de Lui témoigner la confiance que j'ai, qu'Elle daignera avec la même bonté que le *Prince Royal de Pruſſe*, agréer l'aſſurance de la parfaite vénération, & du dévouement ſans bornes avec lequel j'ai fait vœu d'être toute ma vie,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-ſoumis & très-fidelle

DIAPHANE.

LETTRE XCVII.

A Charlottenbourg, ce 29 Juin 1740.

MON CHER DIAPHANE,

J'ESPÉROIS que parmi les complimens que Vous me faites ſur le changement qui vient d'arriver à mes titres il ſe trouveroit un petit mot qui regarderoit Votre perſonne ; mais j'ai eu la mortification de ne rien trouver ſur Votre ſujet & ſur le mien, de ce que j'appelle intéreſſant. Je Vous prie donc, mon cher *Suhm*, de m'écrire, ſi Vous êtes homme à renoncer au Miniſtere pour mener la vie réfléchie d'un Sage, & ſi Vous pouvez trouver quelque choſe dans ma compagnie qui Vous dédommage de la politique.

J'attends impatiemment Votre réſolution là-deſſus, Vous aſſurant que je ſuis avec bien de l'eſtime & de l'amitié,

Votre très-fidelle ami,

FÉDÉRIC.

P. S.

Dites en mon nom à Votre *Duc*, à qui il veut que l'argent ſoit compté.

Je vais en *Pruſſe*; Votre chemin ſeroit à moitié fait, ſi Vous pouviez m'y joindre. Mais je demande peut-être plus que Vous ne voudrez ou ne pourrez m'accorder.

LETTRE

LETTRE XCVIII.

A Petersbourg, le 2 Juillet 1740.

SIRE,

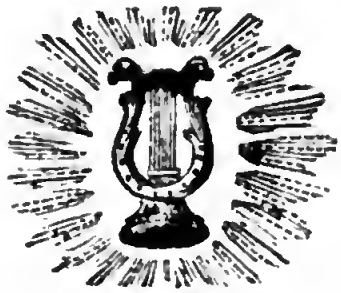
JE n'avois pas attendu la confirmation des ſentimens de *V. M.*, qu'il Lui a plu de me donner par Sa toute gracieuſe lettre du 14 du mois paſſé, pour me conformer aux inſinuations du *Prince Royal de Pruſſe*, en prenant les meſures propres à accélérer le bonheur de me voir à Ses pieds.

Oh! je connois trop bien, *SIRE*, le fond de Votre grande ame, pour qu'il eût pu entrer dans mon eſprit une ombre du ſoupçon, que le changement d'état apporteroit quelque changement à Votre façon de penſer.

J'attends avec la plus vive impatience le ſuccès des démarches que j'ai faites, craignant beaucoup que le grand éloignement & les formalités ne me faſſent encore long-temps languir. En ce cas il ne faudra pas moins que la gracieuſe aſſurance que *V. M.* vient de me donner, qu'Elle va me regarder déſormais comme Lui appartenant, pour ſoutenir ma patience & mes forces. Pour ce qui eſt du *comment* & du pied ſur lequel je ſerai, je n'ai abſolument rien à dire là-deſſus. Il me ſuffira d'être à Vous, *SIRE*, le reſte ne me regarde point; trop heureux, & trop content de ſavoir qu'un grand Roi daigne me confirmer les ſentimens auſſi gracieux qu'ineſtimables dont Il m'honoroit comme Prince Royal; & de voir qu'Il

daigne

daigne agréer mes reſpectueux & tendres hommages, & ajouter foi à la ſincérité du déſir que j'oſe Lui témoigner de me retrouver à Ses pieds, & d'y finir mes jours en m'efforçant de Lui prouver le zélé & reſpectueux attachement avec lequel je veux être juſqu'au dernier inſtant de ma vie, &c.



LETTRE

LETTRE XCIX.

A Traquenau en Pruſſe, ce 15 Juillet 1740.

MON CHER DIAPHANE,

JE puis donc à préſent Vous regarder comme étant véritablement à moi, charmé de Vous poſſéder & de jouir de Votre aimable compagnie. Je ſerai Votre homme d'affaire à Berlin; & au cas que je n'ajuſte pas Vos petits arrangemens ſelon Vos ſouhaits, il ne dépendra que de Vous de dire ce qu'il Vous faut.

Amenez *Euler* ſi Vous le pouvez. On lui donnera mille écus de penſion ou douze cents. Quant à la petite affaire

affaire de trois ans *), je Vous prie de me dire comment & de quelle maniere je pourrai m'en acquitter.

Adieu, mon aimable *Diaphane !* Je ſavoure déjà d'avance le plaiſir de Vous embraſſer, & de Vous aſſurer, que je ſuis tout à Vous.

FÉDÉRIC.

*) Cette petite affaire de trois ans, dont il s'agit ici, n'eſt autre choſe — ſuivant l'explication qui s'en eſt trouvée dans une lettre de *M. de Suhm*, — que l'emprunt des différentes ſommes que le Roi, comme Prince Royal, avoit tirées de Ruſſie, par le canal de *M. de Suhm*, pendant les trois ans que celui-ci avoit ſéjourné à Petersbourg.

LETTRE

LETTRE C.

Petersbourg, le 13 Août 1740.

SIRE,

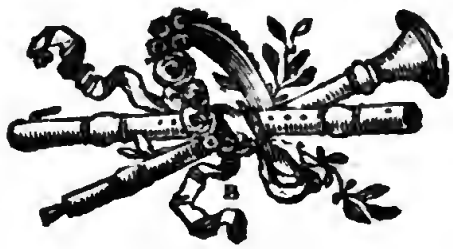
QUE de graces infinies n'ai-je pas à rendre à *V. M.* de ce qu'il Lui a plu de me donner de ſi pleines aſſurances de mon bonheur par Sa derniere & gracieuſe lettre ! Ne pouvant rien ajouter aux tendres & reſpectueux ſentimens dont je me ſens pénétré pour Elle, Elle eſt venue mettre le comble à ma joie & à l'impatience que j'éprouve de me voir aux pieds d'un Maître qui dès le commencement de Son regne ne fait aucune démarche qui ne Lui gagne l'amour de Ses peuples & ne Lui attire l'admiration de toute l'Europe. En

En réponſe à la lettre par laquelle j'avois demandé mon rappel & ma démiſſion, & que le *Duc de Courlande* avoit bien voulu appuyer de ſes repréſentations, fondées ſur le mauvais état de ma ſanté que le climat de Ruſſie a fort altérée, j'ai enfin eu la joie & la ſatisfaction inexprimable de recevoir ſamedi paſſé une très-gracieuſe réponſe de la Cour de Dreſde, contenant mon rappel dans les termes les plus propres à me faire connoître l'entiere ſatisfaction que l'on a de mes ſervices paſſés. C'eſt avec des tranſports de joie que je viens, *SIRE*, Vous apprendre cette nouvelle, y ajoutant celle que je prendrai au premier jour ici mon audience de congé, afin de pouvoir ſans délai partir pour *Varſovie*, où je dois me rendre pour y recevoir

recevoir ma démiſſion en forme. Après quoi je n'aurai rien de plus preſſé que de voler aux pieds de *V. M.* pour La prier de prendre poſſeſſion de moi, & de me donner déſormais ſans ceſſe des occaſions de Lui prouver la ſincérité du tendre & inviolable attachement & du profond reſpect de

Son fidelle & dévoué

DIAPHANE.



LETTRE

LETTRE CI.

A Weſel, ce 31 Août 1740.

MON CHER DIAPHANE,

JE ſuis bien charmé de pouvoir me dire enfin que Vous êtes à moi. J'ai déſiré ce moment avec grande impatience ; & je me flatte que Vous n'aurez pas lieu de regretter le pas que Vous venez de faire.

Je compte d'être à Berlin vers la fin de Septembre. Je ſuis bien impatient de Vous voir, mais trop ſurchargé d'affaires pour pouvoir les négliger.

Maupertuis que j'ai trouvé ici me ſuit pour reſter à Berlin. J'eſpere que l'aſſemblage de tant d'habiles gens d'eſprit

d'eſprit ne contribuera pas peu à rendre le ſéjour de Berlin agréable. Il me le paroîtra beaucoup quand j'aurai le plaiſir de Vous embraſſer & de Vous aſſurer de mon eſtime & de mon amitié. Adieu !

FÉDÉRIC.

LETTRE

LETTRE CII.

Varſovie, le 20 Octobre 1740.

SIRE,

JE viens d'arriver ici à petites journées, parce qu'une rechute terrible de mon mal ordinaire, qui m'a pris peu de jours avant mon départ de Petersbourg & qui a penſé m'ôter toute eſpérance de jamais revoir *V. M.*, m'avoit laiſſé une telle foibleſſe que ce n'eſt pas ſans riſque que j'ai entrepris un ſi long voyage. Mais rien n'étant capable de modérer mon impatience, j'ai eu recours à la douce & flatteuſe eſpérance de me voir bientôt aux pieds de *V. M.* pour m'aider à ſupporter patiemment toutes

les ſouffrances & toutes les fatigues que j'ai eu à eſſuyer pendant ce long trajet.

Ma foibleſſe ne me permettant point encore de me préſenter à la Cour, j'ai pris le parti d'écrire au Roi, qui m'en a gracieuſement diſpenſé. J'ai donc fait hier mon rapport par écrit, & n'attends plus que ma démiſſion, que l'on va m'expédier, pour aller me jeter aux pieds de *V. M.*, auſſi-tôt que mes forces me le permettront. Mon médecin, qui me fait prendre des bouillons, me donne l'eſpérance de les recouvrer bientôt. Cependant loin de remarquer juſqu'à préſent quelque changement en mieux, il me ſemble au contraire que mon état empire chaque jour. Il faudra une heureuſe criſe pour me relever

de

de cette fâcheuſe maladie. La ſeule conſolation qui me reſte dans mes ſouffrances eſt de me ſentir ſi près de *V. M.*, & de me voir bientôt, ſi le Ciel trouve bon de prolonger ma vie, maître de l'aller mettre à Ses pieds & de La conjurer d'en agréer l'offrande, comme le ſeul hommage capable de Lui faire connoître dignement la tendre vénération & le parfait dévouement de Son fidelle

DIAPHANE.

LETTRE CIII.

Varſovie, le 28 Octobre 1740.

SIRE,

AVANT-hier je reçus ma démiſſion dans les termes les plus gracieux & les plus honorables pour moi, comme il plaira à VOTRE MAJESTÉ de le voir par la copie ci-jointe.

Me voilà donc enfin parvenu au faîte de la félicité, au plus haut degré de bonheur auquel mes vœux terreſtres euſſent jamais pu aſpirer ! auſſi eſt-il bien au-deſſus de tout ce que le plus vif & le plus reſpectueux ſentiment peut exprimer, de rendre tout ce que j'éprouve en me diſant aujourd'hui que je puis me proſterner en

en toute confiance au pied du trône de *V. M.*, & lui offrir mon ſang & ma vie, comme à mon Maître, à mon gracieux Protecteur, à mon ami, à mon Roi. Et à cet égard ma ſatisfaction & ma joie ſont à leur comble. Mais mon affliction l'eſt auſſi de voir ma ſanté dans un ſi mauvais état que les médecins ont décidé que je ne pourrois abſolument me mettre en voyage avant que d'avoir repris des forces. Et je remarque que pour cela il ne ſuffit pas de s'être mis aux bouillons.

Dans cette fâcheuſe ſituation, où je n'aurois jamais pu me trouver plus mal à propos, je crois qu'un homme avec beaucoup de fermeté perdroit facilement courage. Mais je me ſoutiendrai juſqu'au bout par les ſenti-

mens de conſtance & de réſignation ſur leſquels j'ai toujours cherché à fonder le bonheur & la tranquillité de ma vie. Et il ſeroit bien honteux pour moi d'être parvenu juſqu'à l'âge où je ſuis, ſi je ne pouvois me rendre le témoignage de n'y avoir pas travaillé en vain.

Je me flatte cependant que *V. M.* daignera par un mot de Sa main me donner quelque conſolation dans la ſolitude où je vais être abandonné ici, parce que d'abord après la diete la Cour partira pour la Saxe afin d'établir le Vicariat *), & de régler les autres choſes

*) Par une ancienne conſtitution du Corps Germanique, pendant l'interregne qui a lieu après la mort d'un Empereur juſqu'au choix de ſon Succeſſeur, les fonctions du Chef de l'Empire ſont adminiſtrées par deux Electeurs, &

choſes qu'il convient de mettre en ordre après la mort de l'Empereur. Le vif intérêt que je prends, *SIRE*, à la ſplendeur & à la félicité du regne que Vous promettez à Vos chers ſujets, ne me permet pas de parler de cet événement ſans féliciter d'avance *V. M.* des grandes conjonctures *)

& c'eſt cette adminiſtration qu'on appelle Vicariat de l'Empire. Celui dont il s'agit ici eſt celui qui eut lieu après la mort de Charles VI, décédé le 20 Octobre 1740, la même année où moururent l'Impératrice Anne, le Roi de Pruſſe Guillaume I, & le Pape Clément XII. Par la conſtitution de l'Empereur Charles IV, ſi connue ſous le nom de Bulle d'or, les Electeurs de Baviere & de Saxe ont été nommés pour toujours Vicaires de l'Empire en cas d'interregne.

*) La mort de Charles VI, dernier Prince de la Maiſon de Habsbourg, avoit jeté les affaires concernant la ſucceſſion des Etats de l'Autriche

qui vont Lui donner occaſion d'accroître Sa gloire, en travaillant aux intérêts & au bonheur de Ses états.

Agréez, *SIRE*, &c.

l'Autriche dans un état aſſez critique pour laiſſer préſumer une grande révolution dans toute l'Allemagne. Le Roi de Pruſſe ſe voyoit lui-même à cette occaſion dans le cas de faire revivre quelques prétentions ſur une partie de la Siléſie. Ce ſont là ſans doute les conjonctures dont M. de Suhm fait ici mention, & la ſuite des événemens a pleinement vérifié ſes conjectures.

LETTRE

LETTRE CIV.

Varſovie, le 3 Novembre 1740.

SIRE,

C'EST en vain que l'on me berce encore d'eſpérance; c'eſt en vain que l'amour de la vie, & les puiſſans attraits qu'y ajoute encore la riante perſpective qui m'étoit ouverte, cherchent à nourrir l'illuſion de mon cœur par l'ardeur de ſes déſirs; c'eſt en vain, en un mot, que je voudrois me le cacher à moi-même; chaque heure, chaque inſtant me le fait ſentir plus profondément & m'avertit que la fin de ma vie approche. Et quelque déſir que j'euſſe d'épargner à *V. M.* la douleur de cette nouvelle, s'il étoit poſſible

poſſible qu'elle ne Lui parvînt jamais ; & ne troublât ainſi aucun inſtant le repos de Son grand & ſenſible cœur, un devoir trop important & trop ſacré y eſt attaché pour que je puſſe cependant la Lui cacher.

Oui, *SIRE*, il n'eſt que trop certain ! Après bien des ſoins inutiles pour prolonger mes jours, je me vois enfin ſur le bord de la tombe. Hélas ! je fais naufrage au port. Le Ciel ne permet pas que Vous ayez le temps d'exécuter Vos bons deſſeins envers moi. Sans doute que le bonheur dont j'allois jouir étoit trop parfait pour pouvoir devenir ici-bas mon partage, & c'eſt, oui je l'eſpere fermement, mourant en bon chrétien & avec la tranquillité que m'inſpire le témoignage de ma conſcience, c'eſt pour m'en rendre

rendre participant dans une autre vie que le Maître ſuprême de nos deſtinées va me retirer de celle-ci.

Encore peu de jours, peu d'heures peut-être, & je ne ſerai plus ! Voilà pourquoi, *SIRE*, je me fais un devoir, & m'empreſſe à Vous écrire encore une fois afin de Vous recommander ma pauvre famille, avant que la mort vienne glacer mon ſang & fermer mes paupieres. Je ſuis convaincu, *SIRE*, & je meurs tranquille dans la ferme aſſurance que Vous ne l'abandonnerez point, & que Vous en aurez un ſoin qui répondra à l'amitié, & à la gracieuſe bienveillance dont Vous avez daigné m'honorer dès le moment où j'eus le bonheur d'être connu de Vous. Ceux que je prends la liberté de Vous recommander ſont

quatre

quatre enfans, trois garçons & une fille dont Dieu m'a béni, & une ſœur que j'aime & qui le mérite bien, autant par ſon propre mérite, que par les ſoins vraiment maternels qu'elle a pris de mes enfans depuis mon veuvage. Je déſirerois, *SIRE*, que cette même diſpoſition ſubſiſtât encore à Berlin après ma mort par le ſoutien, & ſous la protection de *V. M.*, & que ma ſœur qui remplit auprès de mes enfans la place de mere, fût traitée par *V. M.* comme l'eût été ma veuve, & qu'Elle daignât la mettre en état de ſoutenir l'éducation de ma famille.

Il me ſuffit ſans doute, *SIRE*, de Vous avoir témoigné ces derniers ſouhaits, d'un cœur paternel, pour pouvoir eſpérer avec confiance qu'ils

ſeront

ſeront exaucés. Auſſi ſuis-je après ce dernier & pénible acte de mes foibles & tremblantes mains, tout auſſi tranquille ſur le ſort de ma famille que je le ſuis par rapport au mien propre, dans ce moment, où je viens de remettre mon ame entre les mains de l'Etre infiniment bon par qui elle exiſte, & qui ne l'a ſans doute appelée à l'exiſtence que pour la félicité.

Maintenant il ne me reſte plus qu'à détacher mon cœur de la terre pour le tourner vers la ſource éternelle de toute vie & de toute félicité. Ah! c'eſt dans ce moment que je ſens toute la force du doux lien qui m'attache au plus aimable, au plus vertueux des Mortels que la bonté du Ciel m'ait fait rencontrer ſur la terre pendant le pélérinage de mes jours. Ah! c'eſt dans

ce

ce moment que je ſens tout ce qu'il m'en coûte à rompre ce lien. Toutefois ma fermeté triomphera, car une grande & conſolante eſpérance me ſoutient ; l'eſpérance inébranlable que tout ce qui fut créé pour aimer, rentrera un jour dans la ſource inépuiſable & éternelle de tout amour !

L'heure approche ! je ſens déjà que mes forces m'abandonnent ; il faut ſe quitter. Adieu ! Encore une larme, elle mouille Vos pieds ! Oh ! daignez la regarder, Grand Roi, comme un gage du tendre & inaltérable attachement avec lequel Votre fidelle *Diaphane* Vous fut dévoué juſqu'à ſon dernier ſoupir.

Fin de la Correſpondance.

NOTE

NOTE
DU RÉDACTEUR,
ET SUPPLÉMENT

POUR ſervir de concluſion à l'Hiſtoire des liaiſons d'amitié que le GRAND FRÉDÉRIC *a entretenues avec le Conſeiller privé* de Suhm.

PEU de jours après l'envoi de la derniere lettre mourut le brave & digne homme que l'on vient d'apprendre à connoître par une correſpondance de près de cinq ans avec un Prince, qui déjà de ce temps annonçoit ce qu'il deviendroit un jour, *le modele des plus grands Rois.* Quand *M. de Suhm* ne ſeroit pas déjà aſſez intéreſſant par ſes étroites liaiſons avec l'un des plus grands Princes qui fut jamais, par les éloges qu'il en reçoit preſque dans chacune de Ses lettres, & par l'intime amitié dont ce Prince l'honore même ſur

ſur le trône, pendant plus de dix années & juſqu'à ſa mort, il devroit ſans doute le devenir, par l'aimable empreinte qu'il nous a laiſſée de ſon caractere dans ſes lettres, & par la ſingularité de ſon ſort, qui après l'avoir bercé long-temps des plus douces & des plus flatteuſes eſpérances, l'amena enfin juſqu'au bord de la plus riante carriere, dont il ſemble ne lui avoir montré l'attrayante perſpective que pour l'arracher impitoyablement à l'idole de félicité qu'elle lui faiſoit enviſager. Auſſi n'eſt-ce pas ſans fondement que l'on peut s'attendre à voir le ſenſible Lecteur trouver un charme attendriſſant dans ſes lettres, où il a peint avec de ſi vives & de ſi touchantes couleurs les peines de ſa ſituation, & ſes ſentimens de dévouement & d'amitié qu'on lui pardonnera aiſément d'avoir porté juſqu'à la paſſion, juſqu'à l'amour envers un Prince ſi digne de reſpect & d'adorations. Peut-être n'eſt-ce pas même trop dire en faveur de *M. de Suhm*, que de prétendre qu'on puiſſe, à la lecture de cette correſpondance, s'intéreſſer

téreſſer preſque auſſi vivement à lui qu'on a coutume de s'intéreſſer à une aimable & malheureuſe perſonne dans un drame ou dans un roman.

Quoique notre deſſein ne ſoit point d'entrer ici dans aucun détail au ſujet de *M. de Suhm*, dont on a déjà parlé aſſez au long dans l'avant-propos de cette correſpondance pour préparer l'opinion qu'on doit avoir de lui, & qui ſe trouve ſi pleinement confirmée dans le cours de ces lettres, nous n'avons pu cependant nous empêcher de faire en paſſant cette remarque, qui ſembloit propre à relever l'intérêt principal & dominant de cette correſpondance, c'eſt-à-dire, celui qui ſe trouve attaché aux lettres du *Prince Royal*. Car plus les lettres de cet adorable Prince ſont tendres & cordiales, plus il doit être ſatisfaiſant pour le Lecteur de trouver aimable & intéreſſant l'homme ſenſible auquel elles s'adreſſoient, plus il doit lui être agréable de remarquer que cet homme étoit vraiment digne des ſentimens affectueux dont elles ſont remplies;

& qu'il juſtifioit pleinement par ſon mérite l'eſtime & l'affection qu'un ſi grand Prince lui avoit vouées.

Il ne reſte maintenant plus qu'à ſatisfaire la curioſité du Lecteur, qui s'impatiente ſans doute déjà de ſavoir quel fut l'effet de la lettre que *M. de Suhm* écrivit au Roi ſur ſon lit de mort, & dans laquelle il Lui recommandoit ſa pauvre & délaiſſée famille avec une confiance, que la tendreſſe de ſes propres ſentimens & le ſouvenir de tant de témoignages d'amitié dont le Roi l'avoit honoré, pouvoient ſeuls lui inſpirer. Quand on n'auroit pas déjà, dès le commencement de ces lettres, prévenu le Lecteur ſur ce ſujet, par l'aſſurance que le Roi ſcella des plus généreux effets de ſa grâce les témoignages d'amitié & de reconnoiſſance qu'il réitere à *M. de Suhm*, comme on l'a vu, dans preſque toutes les lettres, la ſeule penſée au Grand FRÉDÉRIC, jointe à l'attendriſſement dont tout cœur ſenſible ne pourra ſe défendre à la lecture de cette lettre auſſi touchante par les ſenti-

ſentimens de piété & de réſignation dont elle porte l'empreinte, que par l'idée triſte & attendriſſante qui y eſt naturellement aſſociée, ſuffiroit ſans doute pour convaincre d'avance & de lui-même tout Lecteur, que ce grand Monarque, après tous les témoignages d'affection qu'il avoit donnés à ſon défunt ami, ne pouvoit qu'en juſtifier la ſincérité par l'accompliſſement. Ce que l'on a à dire ſur ce ſujet n'eſt donc que pour inſtruire le Lecteur des particularités qu'il pourroit déſirer de ſavoir.

Auſſi-tôt après la mort de *M. de Suhm*; le Roi écrivit à la ſœur du défunt, *Mademoiſelle Hedwige de Suhm*, une lettre auſſi obligeante & conſolante pour elle, que touchante par les expreſſions de la vive douleur & des tendres regrets qu'il ſentoit de la perte de ſon cher Diaphane. Il eſt ſans doute fort à regretter que cette lettre ne ſe ſoit point conſervée, puiſqu'on pourroit la regarder comme le ſceau de toutes les autres, & comme un

gage assuré de la sincérité des sentimens que le Roi avoit témoignés à *M. de Suhm*, pendant sa vie. Cette même lettre contenoit en même temps les assurances les plus gracieuses de la bienveillance du Roi envers la sœur & les enfans de *M. de Suhm*, la promesse de s'intéresser à eux pendant toute sa vie, & le détail des mesures qu'il avoit prises pour l'accomplissement des derniers vœux de Son défunt ami. Il appeloit *Mademoiselle de Suhm* à Berlin, pour y continuer & achever sous Ses yeux l'éducation de ses pupilles; lui assignant une pension de dix-huit cents écus, dont six cents lui étoient assurés en propre pendant le reste de sa vie; les autres douze cents devant être employés à l'éducation des quatre enfans, trois cents pour chacun, avec la promesse qu'ils en jouiroient jusqu'à ce qu'un honnête établissement les mît en état de s'en passer. C'est sur ces gracieuses assurances que *Mademoiselle de Suhm* se rendit à Berlin avec la famille de son défunt frere. Pendant tout le temps que dura l'éducation des enfans, le

Roi

Roi s'y intéreſſa perſonnellement lui-même. Dès que les trois fils furent parvenus à l'âge d'entrer au ſervice, il les plaça comme porte-enſeignes dans ſes troupes; leur laiſſant la penſion de 300 ecus juſqu'à ce qu'ils fuſſent parvenus au grade de Capitaine. Il ne s'intéreſſa pas moins à l'établiſſement de la fille qui épouſa dans la ſuite un Colonel de Keith, après avoir joui juſqu'à ſon mariage de la penſion qui lui avoit été aſſurée. Quant à *Mademoiſelle Hedwige Suhm*, elle a vécu près de trente-trois ans à Berlin, y ayant joui juſqu'à la fin de ſa vie de la penſion de ſix cents écus qui lui avoit été promiſe, & de bien d'autres précieux témoignages encore de la bienveillance & des bonnes grâces du Roi.

Le détail des bontés ſans nombre que le Roi continua à cette famille, l'on peut dire juſqu'à la fin de Sa vie, meneroit trop loin ſi l'on vouloit y entrer, & n'intéreſſeroit pas aſſez le Lecteur qui doit le regarder comme ſuperflu après tout ce qu'il vient d'apprendre. Nous nous bornerons donc au trait ſuivant

qui nous conduit naturellement à l'explication qu'exige le petit ſupplément de lettres ci-joint.

L'aîné des fils du défunt *Conſeiller privé de Suhm*, ami du Roi, *Erneſt-Ulric-Pierre de Suhm*, avoit déjà ſervi avec honneur pendant quelques années dans les troupes de S. M., & étoit parvenu juſqu'au grade de Lieutenant, lorſque le feu de la guerre de ſept ans s'alluma. Le jeune Officier, avide de gloire, fit en cette qualité les premieres campagnes de cette guerre, n'attendant que l'occaſion de ſe diſtinguer. Elle ſe préſente enfin; le ſignal de la bataille de *Prague* ſe donne le 6 Mai 1757. Le jeune *de Suhm* y aſſiſte, & brûle de montrer ſa bravoure; mais à peine en a-t-il donné les premieres preuves, qu'un boulet de canon lui emportant une jambe, le déſarme & rend pour toujours inutile le noble feu de ſa valeur. Se voyant par cet accident mis hors d'état de pourſuivre ſa carriere, il demanda ſon congé comme invalide. Informé de ſon malheur, le Roi lui fit auſſi-tôt offrir deux places également avantageuſes;

tageuſes, celle de Directeur de l'Académie de Liegnitz, & celle de Maître des poſtes à Deſſau, en même temps qu'il l'honoroit du titre de Conſeiller de guerre. *M. de Suhm*, à qui les troubles de la guerre, & l'état encore critique des affaires dans la Siléſie qui en étoit le théâtre, faiſoient déſirer un ſéjour plus sûr & plus tranquille, accepta la place de Maître des poſtes à Deſſau, qu'il a deſſervie lui-même près de 25 ans, pendant leſquels il s'eſt fait aimer & reſpecter de tout le monde, autant par ſa probité & par ſa droiture, que par ſa bienfaiſance & par ſes mœurs exemplaires. Parvenu, malgré les infirmités & les fréquentes indiſpoſitions auxquelles l'aſſujettiſſoit la perte d'une jambe & d'une cuiſſe, juſqu'à l'âge de ſoixante-deux ans, il tomba enfin dans une maladie de langueur, qui lui annonçant ſa fin prochaine, le détermina à écrire au Roi peu de jours avant ſa mort, afin de lui recommander ſes trois fils qui étoient déjà placés dans ſes troupes. C'eſt cette lettre de *M. de Suhm*, & celle de ſa

ſa veuve qui la ſuivit de près, qui ont occaſionné les deux lettres du Roi que l'on trouve ici jointes comme un dernier monument de la fidélité avec laquelle ce grand Monarque remplit les engagemens qu'il avoit pris envers la famille de Son ami, & comme le dernier témoignage de la bienveillance qu'il conſerva à ſes enfans juſqu'à la fin de Sa vie.

SIRE ;

Deſſau, ce 12 Mai 1785.

SIRE,

SENTANT approcher la fin de ma vie, je viens me jeter aux pieds de *VOTRE MAJESTÉ* pour Lui demander une derniere grâce. Daignez écouter favorablement la priere que j'oſe d'une voix foible élever juſqu'à Vous. Les trois fils, dont le Ciel m'a béni, ſont entrés ſucceſſivement depuis deux ans dans le ſervice de *V. M.* Ils ſont encore porte-enſeignes, l'aîné dans le Régiment d'Erlach, le ſecond dans le Régiment de Below, & le troiſieme encore ſurnuméraire dans le Régiment du défunt Prince Léopold de Brunſwick. Avant que de détacher mon cœur des liens paternels, je viens m'acquitter

quitter des derniers devoirs que la nature m'impoſa envers eux ; je viens implorer Vos bontés pour eux. Ah ! laiſſez Votre grande ame s'attendrir à la priere d'un pere mourant & encore inquiet ſur leur ſort ! Laiſſez-moi emporter au tombeau la douce conſolation d'avoir contribué à leur bonheur juſqu'à mon dernier ſoupir ! Daignez, *Grand Monarque*, Vous ſouvenir d'eux dans l'occaſion. Favoriſez-les autant que la juſtice, conciliée avec Votre bonté Royale, pourra le permettre. Daignez les recommander à leurs ſupérieurs, afin que ceux-ci les exhortent à marcher dans le chemin de l'honneur & de la vertu. Enfin ſi le ſouvenir d'un nom qui jadis Vous fut cher, peut être une excuſe pour tant de hardieſſe, ſouffrez,

ſouffrez, *Grand Roi*, que je les remette entre Vos mains paternelles pour les conſoler de celles qu'ils vont perdre.

Daignez, *SIRE*, exaucer mon humble priere, & m'en donner une conſolante aſſurance, avant, s'il ſe peut, que le *Tout-Puiſſant* trouve bon de me retirer de ce monde. Ce dernier bienfait du plus *Grand Roi* remplira mon ame à la mort de la plus douce paix, & je porterai aux pieds du *Très-Haut* les vœux de mon éternelle reconnoiſſance.

SIRE, je deſcends dans la tombe avec les ſentimens de vénération, de reconnoiſſance, & de reſpect,

Du plus ſoumis & du plus fidelle ſujet,

U. E. P. DE SUHM.

A mon Conſeiller de guerre & Maître des poſtes DE SUHM *à Deſſau.*

Ce n'eſt qu'avec bien de la peine que j'apprends, par Votre lettre du 12, que Vous touchez à Votre dernier moment. Le nom de Suhm m'eſt effectivement cher. J'ai connu quelques-uns de cette famille qui ſe diſtinguoient par leur mérite, & qui s'étoient concilié mon eſtime. Votre Pere, & Vous-même y appartenez, & Vos fils y auront également part s'ils marchent ſur leurs traces & imitent leurs exemples. Je ſuis bien aiſe de Vous donner encore ce témoignage conſolant avant de deſcendre du théâtre de ce monde où Vous avez joué

joué le rôle d'un parfaitement honnête homme, qui eſt bien le plus glorieux pour les mortels. Sur ce, je prie Dieu qu'il Vous rétabliſſe encore une fois, & Vous ait en ſa ſainte & digne garde.

Potſdam, ce 16 Mai 1785.

FÉDÉRIC.

LA

La lettre ſuivante fut écrite à la réception de la précédente.

SIRE,

UNE veuve en deuil ſe jette à Vos pieds & les baigne de pleurs. Ne dédaignez pas de jeter ſur elle un regard de bonté. Le *Tout-Puiſſant* a trouvé bon de retirer de ce monde ce matin 18 Mai, *U. E. P. de Suhm*, mon mari, qui par une faveur du Ciel & de *V. M.* deſſervoit depuis vingt-cinq ans l'office de Maître des poſtes à Deſſau. Quelques jours avant ſa mort il a adreſſé une lettre à *V. M.* pour Lui recommander très-humblement nos trois enfans, & La ſupplier de les prendre ſous Sa puiſſante protection. Si les larmes d'une veuve éplorée peuvent

vent ajouter quelque poids aux derniers vœux d'un pere mourant, permettez, *SIRE*, que j'en arroſe Vos genoux, & que je joigne mon ardente priere à la ſienne.

Vivant dans la douce eſpérance que *V. M.* daignera exaucer notre priere commune, je mourrai, *SIRE*, avec les ſentimens du plus profond reſpect, & de la plus vive reconnoiſſance,

Votre très-ſoumiſe & très-reſpectueuſe ſervante,
Veuve DE SUHM, née
DE BONAFOUS.

A la Veuve DE SUHM, à Deſſau.

LA nouvelle de la mort de Votre mari, Maître des poſtes à Deſſau, m'a fait beaucoup de peine. La derniere

niere lettre que je lui ai adreſſée ; il n'y a guere long-temps, ſur ſon lit de mort, Vous en aura déjà prévenue. Je l'eſtimois pour ſon mérite, ainſi que pour les ſervices qu'il m'a rendus tant dans le militaire que dans le civil, & je prends par cela même une part bien ſincere à ſa perte. Vos fils, s'ils marchent ſur les traces de leur pere, auront, en temps & lieu, part à ma bienveillance & protection. Et pour Vous, je Vous ſouhaite toutes les conſolations néceſſaires dans Votre juſte douleur ; priant, ſur ce, Dieu, qu'il Vous ait en ſa ſainte & digne garde.

Berlin, ce 21 Mai 1785.

FÉDÉRIC.

FIN.

005669737

eB